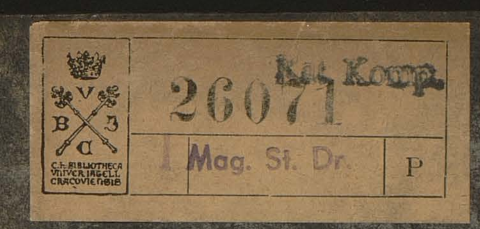
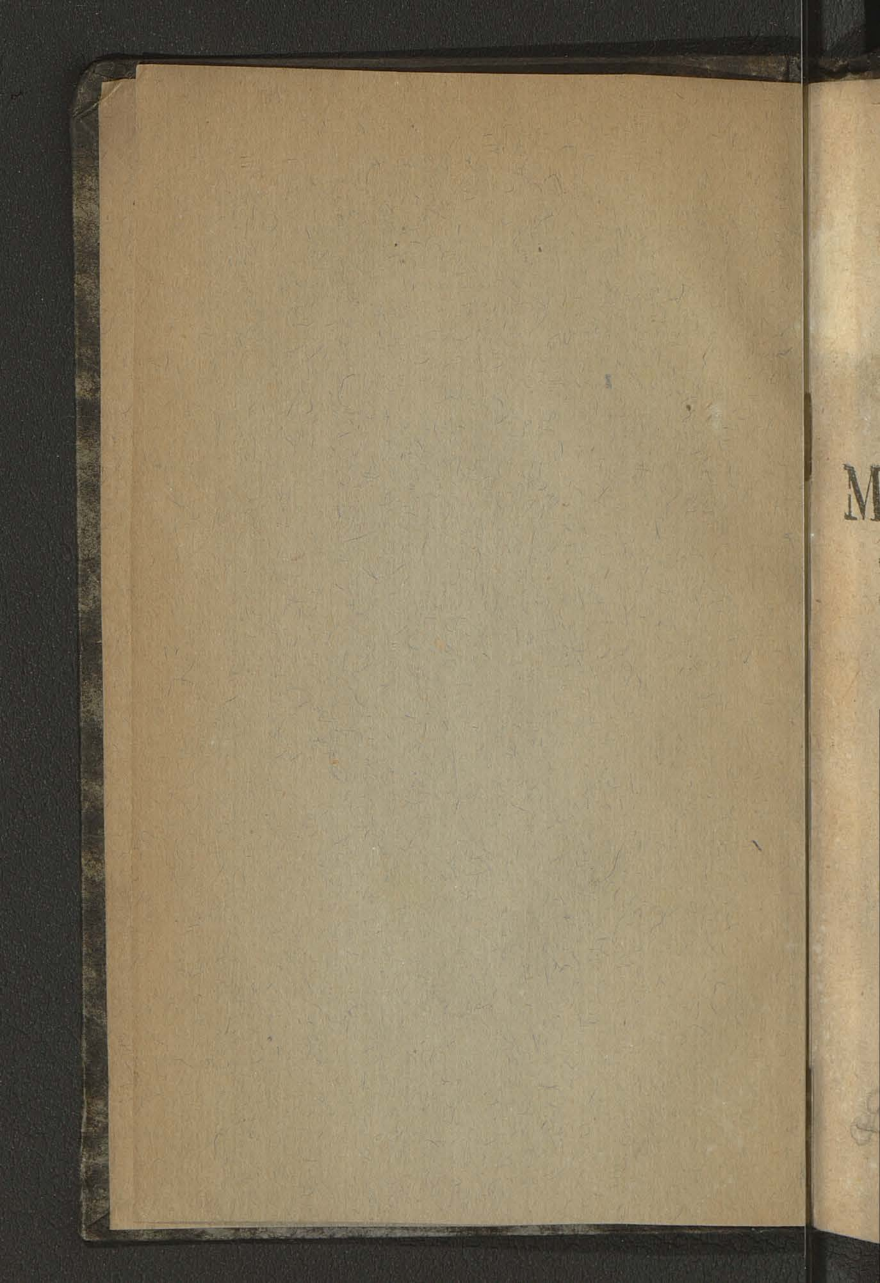

C. k. BIBLIOTHECA
UNIVER. JAGELL.
CRACOVIENSIS
2607
Kat. Komp.
Mag. St. Dr.
P


V
B J
C
26071
I



LE MEDECIN PAR OCCASION,

COMEDIE.

LE MEDECIN PAR OCCASION,

COMEDIE

EN VERS ET EN CINQ ACTES

DE

MONS. DE BOISSY.

Repreſentée par les Comédiens françois de la Cour ſur le nouveau Théatre de S. A. Electorale de Saxe, à Dresde.



Avec Approbation.

Dans la Librairie de GRÖLL.

1764.

ACTEURS.

MONTVAL, *Officier, cru Medecin sous le nom de M. Bromps.*

LE BARON.

LA MARQUISE, *Sa sœur, Veuve.*

LUCILE, *Fille du Baron.*

CLÉON, *Vieux garçon, ami du Baron.*

LISETTE, *Suivante attachée à Lucile.*

CHAMPAGNE, *Valet de Montval.*





LE MEDECIN PAR OCCASION, COMEDIE.

ACTE I.

La Scene est en Champagne dans un Château chez le Baron.

SCENE PREMIERE.

CHAMPAGNE *seul.*

Sous ce déguisement, en personne discrette,
Glissons-nous dans la place, & parlons à Lisette.
Mon apparition vraiment la surprendra.
Elle me croit défunt, ses yeux. . . . Mais la voilà.

SCENE II.

CHAMPAGNE, LISETTE.

LISETTE.

Dites-moi, s'il vous plaît, mon ami qui vous êtes,
Pour entrer librement ici comme vous faites.

CHAMPAGNE.

Ce droit là m'eſt acquis, je vens ſous le manteau
Tout ce qui dans Paris s'imprime de nouveau.
Je ſçai qu'à la campagne, on en eſt très-avide,
Pour combattre l'ennui qui ſouvent y réſide.
Je vais de Bourg en Bourg tout en me promenant,
Moins pour mon intérêt que pour l'amuſement
Des gens d'eſprit qui ſont éloignés de la Ville,
Toûjours à juſte prix, j'aime à leur être utile.

LISETTE *à part.*

Rien n'eſt plus obligeant. Plus je le vois de près
Et plus ce drôle-là me rappelle les traits. . . .

CHAMPAGNE.

Tout bas que dites-vous?

LISETTE.

Ma ſurpriſe, eſt extrême.
C'eſt la voix de Champagne.

CHAMPAGNE.

Et c'eſt auſſi lui-même.

LISETTE.

Tu n'eſt donc pas mort?

CHAMPAGNE.

Non, puiſque je ſuis ici.
Je dois en être crû, quand je te parle ainſi.
Je reviens tout exprès pour eſſuyer tes larmes.
J'ai quitté ſans retour le tumulte des armes,
Pour prendre le parti des Belles-Lettres.

LISETTE.

Toi!

CHAMPAGNE.

J'ai l'honneur d'y tenir par mon illuſtre emploi.

LISETTE.

Oui, comme le ſoufleur tient à la Comedie.

CHAMPAGNE.

Mon cher Maître, en mourant, m'a legué ſon génie,
En dépit des Pendours.

LISETTE.

Ils l'ont donc égorgé?

CHAMPAGNE.

J'ai trompé ſeul leur rage & ne l'ai point vangé.

LISETTE.

Jeune, plein de mérite, il eſt bien regretable.
Lucile qui l'adore, en eſt inconſolable.
Elle eſt depuis ſix mois qu'elle le ſçait péri,
Occuppée à pleurer cet amant ſi chéri.
La douleur qui l'accable eſt d'autant plus cruelle,
Que ſon ſecret n'eſt ſçu que de moi ſeule & d'elle.

CHAMPAGNE.

Je la plains.

LISETTE.

Ce trépas entraînera le sien.
L'Amour que j'ai pour elle, est l'unique lien
Qui peut me retenir dans cette solitude,
Je lui préfererois le Couvent le plus rude.
On rit, on voit du moins des hommes au parloir,
Mais tout est morne ici du matin jusqu'au soir.
Ses parens en un mot deviennent si bisarres,
Que j'aimerois autant servir chez les Tartares.
Sa tante qui s'écoute, est malade en santé.
Elle ressent toûjours quelque incommodité.
Aujourd'hui c'est la tête, & demain la poitrine.
Mais son mal est au fonds, l'ennui qui la domine.
Elle haït la campagne, & chérit le plaisir.

CHAMPAGNE.

Son Pere?

LISETTE.

C'est un homme étrange à définir.
Il étoit autrefois prevenant, doux, affable.
Il est présentement noir, brusque inabordable.
Je ne sçai quel démon lui travaille l'esprit,
Mais depuis quatre mois, tous le jours il maigrit.
Sa sœur n'y concoit rien, & du mal qui le mine,
Les Medecins eux mêmes, ignorent l'origine.
Il est vrai qu'en Province, ils sont très-ignorans,
Et Madame tout haut s'en plaint depuis longtems.

Vive

Vive ceux de Paris, dont je l'entens ſans ceſſe
Vanter le grand ſçavoir avec la politeſſe.

CHAMPAGNE.

Oui, vraiment, ces Meſſieurs ſont jolis maintenant?
S'ils dépêchent le monde, Oh! c'eſt en badinant.
Je ne m'étonne plus que tout Paris en uſe.
Leur art tuë, il eſt vrai; mais leur jargonamuſe.
J'entrevois cependant ſans être Médecin,
Ce qui peut de ton Maître exciter le chagrin.
Pluſieurs Procès perdus ont épuiſé ſa bourſe;
Et voilà, de ſon mal la véritable ſource.

LISETTE.

En ce cas, ſon état n'eſt pas déſeſperé.
Par ſon ami Cléon, il ſera réparé.
Aux Indes, il a fait une fortune immenſe.
Il eſt même en chemin pour revenir en France.

CHAMPAGNE.

J'entens du bruit, on ouvre, & j'en frémis d'éfroi.

LISETTE.

Ah! C'eſt Monſieur qui vient, je tremble plus que toi.

CHAMPAGNE.

Où me cacher! Où fuir!

LISETTE.

Je ne ſçai, je ſuis morte.
De ſa chambre, aujourd'hui, pourquoi faut-il qu'il ſorte?

SCENE III.

LE BARON, LISETTE, CHAMPAGNE.

LE BARON, *au fond du Théâtre.*

Oui, ma Sœur a raiſon, c'eſt trop vivre enterré.
La ſolitude aigrit le mal qui me conſume.

LISETTE.

Mais ſon regard n'eſt pas ſi noir que de coutume.

LE BARON.

La lecture des Vers ne ſert qu'à le nourrir.
Evitons déſormais ce dangereux plaiſir,
Et partons pour la chaſſe, afin de me diſtraire.
Profitons du beau jour.

LISETTE.

Il ne ſçauroit mieux faire.

LE BARON.

Allons.

CHAMPAGNE.

Ah! plût au Ciel, y fuſſes-tu déja!

LE BARON *appercevant Champagne.*

Que demande cet homme à qui tu parles-là?
A quel titre, chez moi, vient-il de s'introduire?

CHAMPAGNE.

Le deſir de vous plaire eſt le ſeul qui m'attire,
Si des écrits du tems, vous êtes amateur,
Monſieur, j'en ſuis fourni.

LE BARON.

Vous êtes Colporteur?

CHAMPAGNE.

J'ai cette gloire là.

LE BARON.

Vous osez me le dire?

CHAMPAGNE.

Je croyois que les Vers ....

LE BARON.

Non, je n'en veux plus lire.

CHAMPAGNE.

J'en ai pourtant de beaux & qu'on approuve fort.

LE BARON.

Ce drôle est séduisant.

CHAMPAGNE.

Pour commencer d'abord
Voulez-vous du permis?

LE BARON.

Oui, lui seul peut me plaire.
L'esprit qui fait rougir excite ma colere.

CHAMPAGNE.

J'ai là dequoi choisir.

LE BARON.

Je céde malgré moi.
Montrez-moi tous les Vers qu'on a fait pour le Roi.

CHAMPAGNE.

Monsieur, voici du tout, un volume très-ample.

LE BARON.

Grand Dieu! quelle brochure! ah! plus je la contemple,
Plus j'admire en secret son énorme grosseur.

CHAMPAGNE.

On doit la respecter; c'est l'ouvrage du cœur.

LISETTE.

Ainsi que vous, Monsieur, je demeure étonnée.

CHAMPAGNE.

Ce ne sont là pourtant que les Vers de l'année.

LISETTE.

Comme ils ont donné!

LE BARON.

Trop.

LISETTE.

Ils sont comme les vins.
Plus ils sont abondans, Monsieur, moins ils sont fins.

CHAMPAGNE.

Oh! la fécondité toujours est un mérite.

LE BARON.

C'est plûtôt dans les Vers un défaut qui m'irrite.

LISETTE.

Dès qu'ils parlent du Roi, je les trouve tous bons.

CHAMPAGNE.

Dans nos rimeurs françois ils prouvent dans le fonds
L'abondance du zéle.

LE BARON.

Ou plûtôt leur disette.
Tout le monde est Auteur, personne n'est Poëte.
Et je voudrois, morbleu, qu'un Edit dans Paris
Eût arrêté d'abord ce déluge d'écrits.

à part.

J'en parle par dépit, & je créve de rage.

CHAM-

CHAMPAGNE.

La rigueur eſt trop grande.

LE BARON.

Elle eſt juſte, elle eſt ſage.

CHAMPAGNE.

Monſieur . . . .

LE BARON.

Retirez-vous, avec votre recueïl.
De ma porte, jamais ne regardez le ſeüil.
à part.
Avec plus de fureur, mon chagrin ſe rallume...

CHAMPAGNE *à part.*

Il eſt fou. . . .

LE BARON.

Revenez. Le prix de ce Volume?

CHAMPAGNE.

Six francs, Monſieur.

LE BARON.

Donnez, puiſqu'il faut tout avoir;
Je l'achete ſix fois plus qu'il ne peut valoir.
Rentrons vîte, je brûle & frémis de le lire.

LISETTE.

Le voilà retombé dans ſon premier délire.

SCENE IV.

LE BARON, LISETTE, CHAMPAGNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Tout eſt prêt pour la chaſſe, il eſt tems de partir.

LE BARON.

Non, je rentre chez moi, pour ne plus en ſortir.

LA MARQVISE.

D'où naît ce changement?

LE BARON.

Je ne rends point de compte.

LA MARQVISE.

Mais c'eſt pour redoubler l'ennui qui vous ſurmonte.
Votre Sœur eſt en droit de vous repréſenter...

LE BARON.

Adieu. Tous les diſcours ne font que m'irriter;
Et quiconque viendra, je n'y ſuis pour perſonne.
Tout le monde eſt compris dans l'ordre que je donne.

SCENE V.

LA MARQVISE, LISETTE, CHAMPAGNE *caché*.

LA MARQVISE.

Je ne puis rien comprendre à ce mal ſingulier.
Je ne ſçais plus enfin quel remede eſſayer.
Si j'étois à Paris, je ſerois à la ſource.
Mais dans ce lieu déſert, je n'ai nulle reſſource.
Il étoit cependant plus calme ce matin.
Parle, qui peut avoir réveillé ſon chagrin?
Le ſçais-tu?

LISET-

LISETTE.

Comme vous, Madame, je l'ignore.

LA MARQVISE.

Pour ſurcroît de douleur, pour m'accabler encore,
Ma Niéce eſt languiſſante, & cache auſſi ſon mal.
Tout ſert à m'affliger, Liſette en général.
Ma ſanté s'affoiblit preſqu'à chaque quart d'heure.
Pour peu que cela dure, il faudra que j'en meure.
Quand on a le cœur bon, qu'on a des ſentimens,
Le mal d'autrui nous tuë, on ne vit pas longtems.

LISETTE.

Parlez-moi des gens durs il faut qu'on les aſſomme.
Vous avez par malheur, l'ame d'un honnête homme.
Le retour de Cléon vous guérira tous trois.

LA MARQVISE.

Qu'il tarde à revenir? Tu ſçais depuis un mois
Que je l'attens, Liſette, avec impatience.
J'ai mis, dans ſon appui, toute ma confiance.

LISETTE.

Le chemin de la mer n'eſt pas toujours aiſé.

LA MARQVISE.

Lucile cette nuit a-t'elle repoſé?

LISETTE.

Point du tout, nous avons pleuré de compagnie.
Long-tems après l'aurore, elle s'eſt aſſoupie.

LA MARQVISE.

J'ai trois maux à la fois; ſes tourmens inconnus,
elle touſſe.

Le

Le chagrin du Baron, & ma toux par-dessus.
N'as-tu pas pénétré le sujet de sa peine?

LISETTE.

Jusqu'ici ma recherche a toujours été vaine.

LA MARQUISE.

Je voudrois le sçavoir pour y remedier.
Près d'elle de ce pas, je vais tout employer.
Mon amour tour à-tour va du Pere à la Fille.
Et sans l'être, je sens en mere de Famille.

Elle s'en va.

SCENE VI.

LISETTE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Nous pouvons à présent sortir de notre coin.
Ton Maître extravagant que j'aime à voir de loin,
Fait bien de s'enfermer, il mérite de l'être.
Quel diable de travers! on n'y peut rien connoître.
Passe encore pour la Tante, elle a le cœur fort bon,
Et même de l'esprit au défaut de raison.

LISETTE.

Elle est folle par fois, mais lorsqu'elle s'égare,
Elle a, dans une Femme, une qualité rare,
C'est de l'appercevoir, d'en convenir d'abord,
Et dans le même tems de réparer son tort.

CHAMPAGNE.

Il est grand, il est beau de manquer de la sorte.

Ne s'écarter jamais est d'une ame moins forte.

LISETTE.

On pourroît te surprendre. Adieu, retire-toi.
Tu n'as plus rien à dire.

CHAMPAGNE *l'arrêtant.*

Attens, pardonne-moi.
Il faut auparavant que je te desabuse.
Mon récit étoit faux, je te demande excuse.
Mon Maître n'est pas mort.

LISETTE.

Pourquoi me l'avoir dit?

CHAMPAGNE.

C'est par son ordre exprès, pour être mieux instruit,
Pour voir si sa mémoire à Lucile étoit chére,
Et s'il étoit pleuré d'une façon sincére.

LISETTE.

Tu n'en dois plus douter présentement.

CHAMPAGNE.

D'accord;
Aussi je vais te faire un fidele rapport.
Dans un détachement, Monsieur fit des merveilles,
Moi-même à deux Goujats je coupai les oreilles,
Tout plioit devant nous, lorsqu'un revers fatal
Renversa par malheur mon Maître de cheval.
L'ennemi, sans vouloir disputer la victoire,
Se saisit du butin & nous laissa la gloire,
Nous revenons vainqueurs, mais pâles & défaits;
Toujours plus amoureux & plus gueux que jamais.

LISETTE.

Pour ma chére Maîtresse, ah! la bonne nouvelle!
Quelle sera sa joie! elle seroit mortelle,
Si je l'en instruisois sans nul ménagement.
Je la dois à ce coup préparer sagement.
Mais parle, en quel endroit, as-tu laissé ton Maître.

CHAMPAGNE.

Dans la Forêt voisine. Avant que de paroître,
Il détache les siens en chef judicieux.
Je suis venu pour lui reconnoître les lieux.
Pour tromper les regards, j'ai pris cet équipage.

LISETTE.

Tu t'acquittes fort bien d'un pareil personnage.

CHAMPAGNE.

Mais je n'y suis pas neuf, & j'ai servi deux ans.
Un Libraire, chez qui j'ai poli mes talens.
Ils ont avec succès paru même au spectacle,
Où j'ai crié souvent Zaïre, Inés, l'Oracle.
Mon Capitaine après a broché sur le tout;
Il fait des Vers lui-même, & m'a formé le goût.
De son bonheur présent, je cours vîte l'instruire.

LISETTE.

Attens, mon embarras est, comment l'introduire.
J'y voudrois réüssir sans que l'on en sçut rien.
Tout bien examiné, je n'y vois qu'un moyen.
Il a beaucoup d'esprit, & je suis informée,
Qu'il sçait infiniment pour un homme d'Armée.

CHAMPAGNE.

Il est riche en mérite, en science, en talent;
Bref, nous avons de tout, excepté de l'argent.

LISETTE.

Je vais dire à Madame, elle y ſera trompée,
Qu'il eſt un Medecin de Paris.

CHAMPAGNE.

Et d'épée.

LISETTE.

Ils peuvent la porter en Campagne.

CHAMPAGNE.

A la Cour,
A la Ville, plus d'un l'arbore chaque jour,
Il eſt même par là digne qu'on le préfere.
On meurt avec honneur dès mains d'un Militaire.

LISETTE.

Ton Maître ſous ce nom ſera reçu des mieux:
Tout le monde a beſoin de ſon aide en ces lieux.
La Tante eſt vaporeuſe, & le Pere hipocondre.
Pour le mal de la Fille, ho! j'oſe bien répondre,
Que perſonne ne peut le guérir mieux que lui.
Il n'a qu'à ſe montrer devant elle aujourd'hui,
Il ſera diſſipé par ſa ſeule préſence.
Ce coup établira d'abord la confiance.
C'eſt le grand point, tous deux ſe verront ſans danger.
Son amour à loiſir pourra tout ménager.
Ses traits ſont inconnus à toute la Famille;
Et par un grand bonheur, il n'a vû que la Fille.
Quand j'étois avec elle en un Cloître éloigné,

CHAMPAGNE.

Je l'ai dans ce Couvent vingt fois accompagné.

LISETTE.

Je vais, pour un Docteur, l'annoncer à Madame,

Et de Lucile après, je disposerai l'ame.

CHAMPAGNE.

Sa Tante a donc beaucoup d'autorité céans?

LISETTE.

Oui, vraiment, la Marquise est Veuve & sans Enfans.
C'est elle qui soutient la maison de son Frere,
Et que ton Maître ici doit gagner la premiere.
Va, cours le prévenir sur son emploi nouveau.

Elle rentre.

SCENE VII.

CHAMPAGNE *seul.*

Nous serons installés bien-tôt dans ce Château.
Quand un Amant est pauvre, il a besoin de ruse :
L'esprit est sa ressource, & l'amour son excuse.

Fin du premiere Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MONTVAL, CHAMPAGNE.

MONTVAL.

Jamais Valet ne fut plus impatientant,

CHAMPAGNE.

Que votre amour eſt prompt!

MONTVAL.

Et que ton zéle eſt lent!
Si je n'étois venu, tu m'aurois fait attendre,
Juſqu'au ſoir dans le Bois.

CHAMPAGNE.

Avant que de m'y rendre,
J'ai crû, pour vous ſervir, devoir m'inſtruire au long.

MONTVAL.

Eh bien ! parle, as-tu vû Liſette ? Réponds donc.

CHAMPAGNE.

Oui, c'eſt elle qui m'a retenu plus d'une heure.

MONTVAL.

Que fait Lucile ? Dis ?

CHAMPAGNE.

Nuit & jour elle pleure
Depuis qu'elle vous croit deſcendu chez les morts.

MONTVAL.

Je ne puis, à ces mots, retenir mes transports.
Le bruit de mon trépas est payé de ses larmes.
Que ce discours, Champagne, est pour moi plein de charmes!
Regretté de Lucile, honoré de ses pleurs,
Ah! j'oublie, ou plûtôt je benis mes malheurs;
Et je cours....

CHAMPAGNE.

Moderez cette ardeur trop bouillante.
A sa Tante, avant tout, il faut qu'on vous présente;
Décoré, qui plus est, du nom de Medecin.

MONTVAL.

Tu te moques de moi.

CHAMPAGNE.

Non, rien n'est plus certain.
Ce n'est qu'à la faveur de ce nom respectable,
Que vous pouvez entrer dans ce fort rédoutable;
Et tromper les regards des parens soupçonneux.
Un Amant sans fortune est un monstre pour eux.
Son mérite ne sert qu'à redoubler leur crainte.

MONTVAL.

Je ne puis me resoudre à cette indigne feinte,
Et ma délicatesse...,

CHAMPAGNE.

Oh! pour la ménager,
Prenez la qualité d'un illustre étranger,
Qui pour son plaisir seul, & par goût pour la France
Exerce dans Paris cette utile science.

Cela

Cela vous donnera, Monſieur, un grand vernis,
Et vous ne pouvez voir Lucile qu'à ce prix.

MONTVAL.

Il faut donc malgré moi vaincre ma répugnance.

CHAMPAGNE.

Preparez vous, voilà ſa Tante qui s'avance.
Liſette la conduit?

MONTVAL.

Je tremble à ſon aſpect.

CHAMPAGNE.

Cachez une frayeur qui vous rendroit ſuſpect.
Prenez, d'un Medecin, le front inaltérable.

SCENE II.

MONTVAL, LA MARQUISE, CHAMPAGNE, LISETTE.

LISETTE, *montrant Montval.*

Madame, le voila.

LA MARQUISE.

Liſette, il eſt aimable,
Et l'œil en ſa faveur eſt d'abord prévenu;
Mais il a l'air bien jeune.

LISETTE.

Il en eſt plus couru.

LA MARQUISE, *à Montval.*

Monſieur eſt de Paris?

MONTVAL.

Non, Madame.

CHAMPAGNE.

Mon Maître
Est un Noble Prussien, & Berlin l'a vû naître.
Mais il aime Paris par inclination,
Et parle bon François. Sa réputation
S'établit tous les jours sur tout parmi les femmes,
On l'appelle à la Cour le Médecin des Dames.

MONTVAL.

Je n'exerce cet art que dans un cas pressant.

CHAMPAGNE.

Il guérit sans remede.

LISETTE.

Et sans prendre d'argent.

CHAMPAGNE, *bas à Lisette.*

Cet article est de trop. Nous n'avons pas le double.

LA MARQUISE.

C'est agir noblement. Mon estime redouble.
J'attens tout de votre art, & j'implore vos soins,
Mais je vous veux, Monsieur, consulter, sans témoins.

MONTVAL, *à Champagne.*

Passez dans l'antichambre.

LA MARQUISE.

Eloignez, vous, Lisette.

Lisette & Champagne sortent.



SCENE III.

LA MARQUISE, MONTVAL.

LA MARQUISE.

Rien n'est égal, Monsieur, à ma peine secrette.

MONTVAL.

Madame me paroît délicate à l'excès.

LA MARQUISE.

Oui, je le suis au point qu'on ne le fut jamais.
Car un rien m'incommode, & deux fois la semaine,
J'ai sans compter ma toux, une horrible migraine,
Et des maux d'estomac qui m'attaquent le cœur.
L'anéantissement succede à la douleur.
Je suis dans des états si fâcheux & si rudes,
Des malaises si grands, & des inquietudes;
Oh! Pour les concevoir, il faut les ressentir;
Et ce sont de ces maux qu'on ne peut définir.

MONTVAL.

Le votre tient beaucoup de la vapeur, Madame.
Quand ce poison subtil s'est glissé dans une ame,
La dissipation peut seule l'en ôter.
Tous les autres secours ne sont que l'irriter.
Quels sont vos goûts? Le jeu, les fêtes, la Musique?

LA MARQUISE.

Oüi.

MONTVAL.

Suivez tour à tour le plaisir qui vous pique.
N'en épuissez aucun, mais effleurez les tous.

LA MARQUISE.

Avec un Médecin aussi charmant que vous,
On est flatté, Monsieur, ravi d'être malade.

MONTVAL.

Sans doute vous aimez aussi la promenade ?

LA MARQUISE.

Fort, quand le jour est beau, que le monde est brillant.

MONTVAL.

La danse ?

LA MARQUISE.

A la fureur.

MONTVAL.

La Table ?

Infiniment.

MONTVAL.

Le spectacle ?

LA MARQUISE.

Beaucoup. Sur-tout la Tragedie,

MONTVAL.

Volez vîte à Paris, & vous serez guérie,
Son séjour est pour vous une néceffité,
Ses plaisirs variez vous rendront la santé,
Pourvû qu'inceffamment l'un à l'autre succede.

LA MARQUISE.

Ah ! Monsieur, je le sens, il n'est que ce remede ;
Et personne avant vous n'avoit connu mon mal.
L'air de Paris pour moi vaut mieux que l'air natal.

Que

Que ne puis-je demain ſuivre votre ordonnance?
Mais un deſtin fatal fixe ici ma preſence.
J'aime beaucoup mon frere, & ma niéce encor plus.
Par leur état préſent mes pas ſont retenus.
Tous deux ſont conſumés d'une langueur obſcure,
On en peut d'autant moins pénétrer la nature,
Qu'ils ne rompent jamais un ſilence fatal.

MONTVAL.

Mais leur triſteſſe a t'elle un caractere égal?

LA MARQUISE.

Non, elle eſt differente, autant qu'elle eſt profonde.
La douleur de mon frere eſt noire & toujours gronde.
Le chagrin de ma niéce eſt plus attendriſſant.
S'il éclate à nos yeux, ce n'eſt qu'en gemiſſant.
Dans ſon abbatement elle a même des charmes.
On ſe ſent juſqu'au cœur pénétrer de ſes larmes.

MONTVAL.

Le ſeul récit ſur moi produit le même effet.
J'ai peine à retenir les miennes en ſecret.
J'ai, quoique Médecin, l'ame infiniment tendre.
Mais pour vous conſoler, je veux bien vous apprendre,
Que déja je démêle, & ſuis prêt à ſaiſir
La cauſe de ſon mal.

LA MARQUISE.

Pourrez-vous l'en guérir?

MONT-

MONTVAL.

J'y compte, je puis même en faire la promesse,
Pourvû que vos bontés secondent mon adresse
Madame, c'est de-là que dépend le succès.
Me le promettez-vous?

LA MARQUISE.

Oüi, je vous le promets.

MONTVAL.

Je n'en répons au moins que sur votre parole.
Tenez-la bien; mon art ne sera pas frivole.

LA MARQUISE.

Je donnerois mon sang pour conserver ses jours.
Parlez, que faut-il faire, & quel est le secours?

MONTVAL.

Madame il n'est pas tems encor de vous le dire.
Je dois auparavant la voir seule & m'instruire.
Par ses propres discours si j'ai bien rencontré.
Par ses regards encor je veux être éclairé;
Et pour rendre aujourd'hui sa guérison plus sûre,
Je veux sur sa présence asseoir ma conjecture.

LA MARQUISE.

Je vous ménagerai près d'elle un entretien.
Eh! mon frere, Monsieur, vous ne m'en dites rien?
Ce silence m'allarme, & fait mourir ma joye.

MONTVAL.

Pour en raisonner juste, il faut que je le voye.

LA MARQUISE.

C'est la difficulté. Sa chambre est comme un fort.
Qu'on ne peut pénétrer par art ni par effort.

Vous

Vous êtes Etranger. Sur ce titre peut-être.
Il ſera moins ſauvage, & voudra vous connoître.
Il a beaucoup d'égard à cette qualité.
Tout ce qui vient de loin eſt par lui reſpecté.
Ce paſſe-port lui ſeul peut vous ouvrir ſa porte.

MONTVAL.

Que fait-il donc tout ſeul; renfermé de la ſorte ?

LA MARQUISE.

Mais les trois quarts du tems il lit dans ſes accès,
Il brouille du papier, qu'il met en piece après.
Tantôt il eſt plongé dans une létargie,
Et tantôt on diroit qu'il entre en freneſie.
Il ménace tout haut, puis tout bas il ſe plaint.

MONTVAL.

A juger par ces traits je le croirois atteint
D'un mal contagieux qui court fort cette année.
Si chez lui cette fievre eſt bien enracinée,
Je la tiens incurable.

LA MARQUISE.

Ah! Que dites-vous là ?

MONTVAL.

Soyez moins allarmée. On vit avec cela,
Ce poiſon répandu vient de la capitale.

LA MARQUISE.

Eh! Comment nommez-vous cette fievre fatale ?

MONTVAL.

C'eſt la métromanie.

LA MARQUISE.

Ah! Quel nom effrayant !
Il me fait friſſonner.

MONTVAL.

MONTVAL.

On l'appelle autrement
La fureur de vimer, dont la France est saisie
Depuis sept ou huit mois tout Paris versifie.

LA MARQUISE.

Ce n'est pas là son mal. J'aurois moins de frayeur.

MONTVAL.

N'a-t'il pas pour les vers une certaine ardeur?

LA MARQUISE.

Oüi, mais s'il en faisoit, j'en sçaurois quelque chose
Et je n'ai jamais vû de lui ni vers ni prose.
Un Auteur se trahit. S'il travaille en secret,
Il lit l'Ouvrage au moins à quelque ami discret.
Mais pour mon frere, il garde un silence modeste.

MONTVAL.

Qu'est-ce donc qu'il écrit?

LA MARQUISE.

Je ne sçai, rien ne reste.
Nul vestige, nul trait de ce qu'il fait chez lui.
Plus que ma niéce encore il m'étonne aujourd'hui.
Arrachez l'un & l'autre à leur mélancolie,
Une sœur, une Tante ici vous en supplie,
C'est à leur salut seul que j'attache le mien,
Dès qu'ils seront gueris, je me porterai bien.

SCENE IV.

LA MARQUISE, MONTVAL, LISETTE.

LISETTE.

Madame, en ce moment, grande, grande nouvelle.
Si je vous interromps pardonnez à mon zele.
Cléon, de l'Amérique, est enfin de retour.
Et vous l'allez revoir avant la fin du jour.
Vous n'en douterez plus, en lisant cette lettre,
Un Courier vous l'apporte.

LA MARQUISE *à Montval.*

Ah! Daignez me permettre,
De l'ouvrir devant vous, Monsieur, & de la voir.
C'est un ami parfait, son retour fait l'espoir
De toute ma maison: voilà son caractere.
Je reconnois les traits d'une main aussi chere,

Elle lit.

J'arrive enfin, Madame, & ma premiere attention est de vous en donner avis. Je pars de Marseille en même tems que ma lettre, je vous prie de ne pas la lire au Baron votre frere, je veux avoir le plaisir de le surprendre. Est-il aussi triste qu'il l'étoit quand je suis parti? Pour moi je suis toujours gai à mon ordinaire, & je reviens exprès pour dissiper son chagrin & pour partager ma fortune avec lui. Eh! Ma petite femme; comment se porte t'elle?

Elle s'interrompt.

C'est

C'eſt ma niéce, Monſieur, qu'il appelloit ainſi,
Lucile avoit dix ans, quand il partit d'ici.
S'il ſçavoit ſon état, ſa douleur ſeroit vive.

LISETTE.

Monſieur l'en tirera

MONTVAL.

Même avant qu'il arrive.

LA MARQUISE *reprend.*

Eh! ma petite femme, comme ſe porte-t-elle? il me tarde de la voir & de l'embraſſer. Elle doit être à préſent une beauté parfaite. Elle ne me reconnoîtra pas depuis dix ans qu'elle ne m'a vû. Plus j'approche, & plus mon amitié s'augmente pour elle.

Après avoir lû.

Mon frere pour le coup, va dérider ſon front.
Et ma niéce rompra ſon ſilence profond.
Cléon, en arrivant va les rendre acceſſibles,
Il vous en coutera des efforts moins penibles.
Vous pourrez, grace à lui, leur parler & les voir,
Je vais tout ordonner pour le bien recevoir.
D'un devoir ſi preſſant, il faut que je m'acquitte;
Et vous m'excuſerez, Monſieur, ſi je vous quitte.
Je reviendrai bien-tôt. Liſette, en attendant
Vous conduirez Monſieur dans mon appartement.
Il s'y repoſera.



SCENE

SCENE V.

MONTVAL, LISETTE.

LISETTE.

Votre début m'enchante.
La Marquiſe, de vous, me paroît très-contente.
Vous voilà Médecin.

MONTVAL.

Oüi, par occaſion,
Liſette, ou ſi tu veux par converſation.

LISETTE.

Eh! l'eſt t'on autrement? Soyez avec ſoupleſſe
Flatteur près de la tante, & tendre avec la niéce.
Grave devant le frere, & vous ferez du bruit.

MONTVAL.

Un autre ſoin, Liſette, occupe mon eſprit.
Quel eſt donc ce Cléon? cet ami de ton Maître?

LISETTE.

C'eſt un homme, Monſieur, excellent à connoître.
Riche, ſur le retour, garçon & ſans parens
Il fait cas de l'eſprit, il chérit les talens;
Et dès qu'il vous verra je gagerois ma vie
Qu'il va prendre pour vous une eſtime infinie;
Avec lui fortement, tâchez de vous lier.
Plût au Ciel qu'il vous fît un jour ſon héritier?

MONTVAL.

Je crains qu'il ne me ſoit plus nuiſible qu'utile,
Le grand empreſſement qu'il fait voir pour Lucile;
Allarme mon amour.

LISETTE.

C'eſt un riche barbon.
Vous n'êtes par malheur qu'un cadet de maiſon.

MONTVAL.

J'hériterai peut être.

LISETTE.

Ah! frivole eſpérance!
Dequoi ſert le ſçavoir? A quoi bon la naiſſance.
La figure, l'eſprit, les graces, la vertu,
Quand tout cet aſſemblage, eſt d'argent dépourvû?

MONTVAL.

Un véritable amour, quand il eſt reciproque
Sçait ſuppléer à tout.

LISETTE.

Diſcours dont on ſe moque!
Un amour mutuel, qui ne manque de rien,
Fait le bonheur parfait; mais quand il eſt ſans bien,
C'eſt le comble, Monſieur, de toutes les miſeres.

MONTVAL.

Par tes réfléxions, Ah! tu me deſeſperés.

LISETTE.

Conſolez vous, Monſieur; car Lucile entre nous,
Eſt encor plus fidelle, ou plus folle que vous.
Pour elle franchement ſa conſtance m'allarme.

MONTVAL.

Mon ardeur la mérite, & ce diſcours me charme.

LISETTE.

Elle renonce à tout, quand elle vous croit mort,
Quel ſera, de ſon cœur, le noble & digne effort,
Si-tôt qu'elle apprendra que vous êtes en vie!

Rien

Rien ne pourra la vaincre.

MONTVAL.

Ah! Mon ame ravie
Sent renaître à present le plus flatteur espoir.
Mon cœur vole vers elle & brûle de la voir,
Conduis moi . . .

Je ne puis, Monsieur,

MONTVAL.

Je t'en conjure.

LISETTE.

Elle dort, vous sçavez qu'elle aime la peinture,
Et dessine aussi bien que vous faites des vers.

MONTVAL.

Oüi, je sçai qu'elle unit tous les talens divers.

LISETTE.

Pour adoucir l'erreur dont son ame est frappée
Elle est depuis huit jours constamment occupée
Du matin jusqu'au soir à faire le portrait. . .

MONTVAL.

Lisette, de qui donc?

LISETTE.

D'un très-aimable objet.

MONTVAL.

Quel objet? apprends-moi . . . .

LISETTE.

Monsieur, c'est de vous-même.

MONTVAL.

De moi!

LISETTE.

Jugez par là si Lucile vous aime.

MONTVAL.

Ah! ce trait met le comble à mon raviſſement.
Je cours à ſes genoux . . . .

LISETTE.

Je vais auparavant
Sçavoir, ſi la malade eſt à préſent viſible,
Et ménager près d'elle un inſtant ſi ſenſible,
De peur qu'en vous voyant un tranſport indiſcret
N'aille de vos deux cœurs réveler le ſecret.

MONTVAL.

Nous ſerons ſans témoins, ne crains rien s'il échape;
L'Amant ſera caché ſous les traits d'Eſculape.
Viens, partons, qu'au plûtôt j'aille remplir l'emploi
Le plus intereſſant, & le plus doux pour moi.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA MARQVISE, CHAMPAGNE,

LA MARQVISE.

Approchez. Votre nom?

CHAMPAGNE.

Madame, je m'appelle
Kolſquil, pour vous ſervir. Diſpoſez de mon zéle.

LA MARQVISE.

Votre Maître, parlez, comment ſe nomme-t'il?

CHAMPAGNE.

C'eſt Monſieur... Monſieur Bromps.

LA MARQVISE.

Allez vîte, Kolſquil,
Dites à Monſieur Bromps qu'il vienne en diligence
Que le cas eſt preſſant.

CHAMPAGNE.

J'y cours, mais il s'avance.

SCENE II.

MONTVAL, LA MARQVISE, CHAMPAGNE.

LA MARQVISE.

Ah! mon cher Monſieur Bromps, à vous ſeul j'ai recours.
Et l'état de ma Niéce a beſoin de ſecours.
Elle vient de paſſer la nuit la plus horrible;
Et ſon poux ce matin marche d'un pas terrible.
Sa pâleur a fait place au plus fort vermillon.
Surpriſe de la voir dans cette émotion,
Je lui dis pour tâcher de la rendre tranquile,
Qu'il venoit d'arriver un Médecin habile,
Et qu'elle ſe calmat.... Mais à ce nom fatal,
Je la vois qui frémit & ſe trouve plus mal.
Cet accident m'étonne, autant qu'il m'inquiette.
Je viens de la laiſſer dans les bras de Liſette,
Qui m'a promis tout bas de calmer ſes eſprits,
Et de la diſpoſer à ſuivre vos avis.
J'attens tout de votre art, & de votre ſageſſe.
Voyez-là ſans tarder, Monſieur, le péril preſſe.

MONTVAL.

Je ſuis impatient plus que vous de la voir;
Mais comme mon aſpect pourroit trop l'émouvoir,
Par Liſette, il eſt bon qu'elle ſoit prévenuë
Elle aura moins de peine à ſoutenir ma vuë.

Cette Fille est zélée, & nous avertira,
Quand il en sera tems . . . . Madame, la voilà.

SCENE III.

LA MARQVISE, MONTVAL, LISETTE.

LA MARQVISE.

Ma Niéce maintenant, comment se trouve-t'elle?

LISETTE.

Elle est beaucoup plus calme, & j'ai fait dans mon zéle,
Du Médecin Prussien, un portrait si flatteur,
Que l'estime chez elle a dissipé la peur.

LA MARQVISE.

Consent-elle à le voir?

LISETTE.

Oui, mais comme elle est lasse
De rester dans sa chambre, & veut changer de place,
Elle consultera Monsieur dans ce Salon.

LA MARQVISE.

J'y serai.

LISETTE.

Pardonnez, soit caprice ou raison,
Elle ne veut que moi pour toute compagnie;
Et ne peut qu'à Monsieur dire sa maladie.

LA MARQUISE.

Elle est donc résolue à déclarer son mal?

LISETTE.

Oüi, la douleur la force à cet aveu fatal,
Daignez la laisser seule, elle vous en supplie.

LA MARQUISE.

Mais je ne conçois rien à cette fantaisie.

MONTVAL.

Avec moins de contrainte elle s'expliquera,
Et je ne répons point du succès sans cela.

LA MARQUISE.

La chose étant ainsi, Monsieur, je me retire,
Et de cet entretien je reviendrai m'instruire.

MONTVAL.

J'aurai bien-tôt l'honneur de vous en informer;
Et sur l'évenement vous pouvez vous calmer,
Il sera très-heureux, c'est moi qui vous le jure.

LA MARQUISE.

Je sors moins agitée, & ce mot me rassure.

Elle sort.

SCENE IV.

MONTVAL, LISETTE.

LISETTE.

J'ai tenu ce propos, afin de l'écarter.
Lucile, à ce sujet, ne veut rien écouter,
Et de tout Médecin elle fuit la présence.

MONTVAL.

Mais tu ſçais que ſon mal eſt de ma competence.
Tu devois l'éclaircir & détromper ſon cœur.

LISETTE.

Je l'ai tenté ſans fruit. Son aveugle douleur,
Quoique j'aye avancé, n'a pas voulu me croire.
Votre retour, Monſieur, lui paroît une hiſtoire
Imaginée exprès pour calmer ſon eſprit.
Un ſonge l'a beaucoup agitée cette nuit.

MONTVAL.

Je n'ai qu'à me montrer pour démentir ce ſonge,
La vérité d'abord détruira le menſonge.

LISETTE.

Ce moment eſt critique. Il vous ſera plus doux,
Toût bien examiné, de le filer pour vous.
Il feroit dangereux de le bruſquer pour elle.
Monſieur, d'une façon plus ſage & plus nouvelle,
Pourra, s'il le veut bien, en jouir par degré.
Ce moyen, par l'amour, doit être préféré.

MONTVAL.

Quel eſt donc ce moyen?

LISETTE.

Je m'en vais vous l'apprendre.
Dans ce Salon, Monſieur, Lucile va ſe rendre,
Pour y continuer votre portrait en grand.
Comme il fait plus obſcur dans ſon appartement,
Cet endroit eſt toujours celui qu'elle préfere.
La peinture demande un beau jour qui l'éclaire.
Voilà ſon attelier qu'il faut ici dreſſer.
Voici votre portrait, & je vais le placer.
Mettez-vous la.

MONTVAL.

Dis-moi, que prétend ta folie?

LISETTE.

Cacher l'original derriere la copie.
Là, vous aurez, Monſieur, le plaiſir raviſſant
D'être devant Lucile inviſible & préſent,
De connoître ſon cœur par ſa douleur profonde,
Et de vous voir pleurer des plus beaux yeux du monde.
Là, vous pourrez goûter l'enchantement nouveau
De voir ſa main charmante animer le pinceau,
Vous donner ſur la toile une ſeconde vie,
Y peindre, y carreſſer votre image cherie,
Sa bouche la baiſer dans un tendre tranſport,
Et vous faire, vivant, jouir de votre mort.

MONTVAL.

J'envie à mon portrait cette faveur ſuprême,
Et j'aimerois bien mieux en profiter moi-même.

LISETTE.

Vous ſerez à portée, & ne vous fâchez pas.

MONTAVL.

Donne-moi ce pinceau que ces doigts délicats
Ont conduit pour orner ma figure brillante.
Qu'en attendant j'y porte une lévre preſſante.

LISETTE.

Dans leurs façons d'agir, que les Amans ſont foux!
A baiſer ce pinceau, quel plaiſir prenez-vous?

MONTVAL.

L'objet qui l'a touché le rend cher à ma flâme,

J'en

J'en tiens un nouvel être, & lui dois une autre
ame.

Il regarde ſon portrait.

De mes traits embélis je demeure enchanté.
Que je me trouve beau! c'eſt ſans fatuité.
Dans mon portrait au fond, ce n'eſt pas moi que
j'aime,
C'eſt la main qui l'a fait, c'eſt Lucile elle-même.
Puis-je trop le chérir? les graces & l'amour
Ont peint & retouché l'ouvrage tour à tour.

LISETTE.

Elle vient. Cachez-vous, goûtez en Aamant tendre,
Avant que de là voir, la douceur de l'entendre.

SCENE V.

LUCILE, LISETTE, MONTVAL *caché derriere ſon portrait.*

LUCILE *à Liſette qui court au devant d'elle.*

Liſette, ſoutiens-moi, j'ai beſoin de ton bras,
Je me ſens déja laſſe, & n'ai fait que
deux pas.

LISETTE.

Vous ſerez beaucoup mieux quand vous ſerez
aſſiſe.

LUCILE.

Ah! je ſuis mal par-tout. Rien ne me tranquiliſe;

N'im-

N'importe, donne, approche un peu ce fauteüil-là.
Mettons-nous à l'ouvrage, il me délaſſera.

Elle peint.

Cher Montval, attendant le bonheur de te ſuivre ;
J'aime ſur cette toile à te faire revivre ;
Ton Portrait eſt fidéle, il eſt d'après mon cœur ;
Et c'eſt le ſeul plaiſir qui flate ma douleur.
Que ne peux-tu, des lieux où repoſe ton ame,
Ah ! que ne peux-tu voir ces marques de ma flâme !
Que ne peux-tu porter tes regards juſqu'à moi,
Sentir ce que je ſens; ce que je fais pour toi !
Dans mes juſtes regrets, que ne peux-tu m'entendre ?
Que n'es-tu le témoin de l'amour le plus tendre ?

LISETTE.

Il l'eſt, Mademoiſelle, il l'eſt dans cet inſtant.

MONTVAL *bas à Liſette par un coin du Portrait.*

Je vais . . . .

LISETTE.

Bas à Montval. *à Lucile.*
Non, cachez-vous. Il vous voit, vous entend,
Et ne perd pas un mot de tout ce que vous dites.

LUCILE *peignant toujours.*

Loin d'adoucir par-la mon chagrin, tu l'irrites.
Il ne ſe repaît pas d'un diſcours auſſi vain.

LISETTE.

Suppoſons un moment qu'il reſpirât enfin,
Qu'il parût devant vous.

LUCILE *interrompant ſon Ouvrage.*

Ah! j'en mourrois de joye:
Mais ce n'eſt plus un bien que le Ciel me renvoye.
Pour joüir de ſa vûë & de ſon entretien,
Il ne me reſte plus que ce foible moyen.

Elle repeint.

Ma main ſeule à mes yeux peut retracer ſes charmes;
Et ſa perte à jamais fera couler mes larmes.

LISETTE.

Je vous l'ai déja dit, votre Amant n'eſt pas mort;
Et ſi vous vouliez bien écouter mon rapport,
Je vous en convaincrois d'une façon ſi claire . . .

LUCILE.

Depuis ſix mois entiers tout m'a dit le contraire.
Un ſonge, encore ſonge . . .

LISETTE.

Ah! le jour qui vous luit,
Eſt fait pour diſſiper les erreurs de la nuit.

LUCILE.

Ceux qu'on fait le matin ſont toujours vrais, Liſette.

Elle quitte le pinceau.

J'ai vû, j'ai vû l'objet de ma douleur ſecrette,
Je l'ai vû tout ſanglant qui s'avançoit vers moi,

Et

Et me tendoit ſa main pour recevoir ma foi;
Il me la demandoit d'une bouche expirante,
Comme le juſte prix de ſon ardeur conſtante.
En l'arroſant de pleurs, j'ai reçû cette main,
Et la mienne a lié mon ſort à ſon deſtin.
J'ai juré de reſter fidélle à ſa mémoire;
Je tiendrai mon ſerment, je m'en fais une gloire.
Pour le rendre immortel, j'employrai mon pinceau.
Je veux de ce portrait, je veux faire un tableau.
A côté de Montval, je me peindrai moi-même,
Avec les attributs d'une Epouſe qui l'aime.
D'un nœud fait par l'Amour, l'Hymen nous unira,
Et loin de le briſer, la mort le ſerrera.
Pour remplir ce projet, dont mon ame eſt ravie,
Rendons, de mon Amant, la figure accomplie:
Donnons ſans plus tarder à des traits ſi chéris,
Donnons toute leur grace & leur vrais coloris.

Tandis qu'elle peint, Montval la regarde par-deſſus ſon portrait, & Liſette lui fait ſigne de ſe cacher.

LISETTE.

Déja la reſſemblance eſt à mon gré parfaite.

LUCILE.

Tais-toi, ne parle pas, je crains d'être diſtraite:
Souvent à notre eſprit un mot fait échaper
Le vrai qu'il ſaiſiſſoit, & ne peut ratraper.
Voilà, voilà ſa bouche, & ſon tendre ſourire:
Voilà ſes yeux, ſon air. Ah! mon Amant reſpire;

C'eſt

C'est lui, je le revois, & j'embrasse Montval.

LISETTE *ôtant le portrait qui cache Montval.*

Embrassez-le lui-même en propre original.

LUCILE *voyant Montval à ses genoux.*

Où suis-je ? juste Ciel ! quel objet ! quelle vûe !
La joye & la frayeur me tiennent suspendue.

MONTVAL.

Ah Lucile !

LUCILE.

Ah ! Montval ! est-ce vous que je voi ?
Est-ce vous que j'entens ?

MONTVAL.

Oui, reconnoissez-moi.

LUCILE.

Quoi ? vous êtes vivant ?

MONTVAL.

Oui, vivant & fidelle.

LISETTE.

Pour convaincre vos yeux, touchez, Mademoiselle.

LUCILE.

Mes sens, de la douleur, passent rapidement
A l'excès de la joye & du ravissement.
Un moment, arrêtez, souffrez que je respire :
Un si grand bien m'accable, & je ne puis rien dire.

MONTVAL.

O jour ! ô jour heureux ! ô moment enchanteur !
Qui répare trois ans de peine & de malheur !
Mon bonheur est si grand aussi-bien que ma gloire,

Que

Que j'en suis étonné, que j'ai peine à le croire:
Vous m'aimez?

LUCILE.

Pour juger de ma sincere ardeur,
Regardez-moi, Montval, & voyez ma pâleur;
Voyez-le triste état où vous m'avez réduite:
Sur mon front abbatu ma tendresse est écrite;
Consultez ce Portrait, l'ouvrage de l'amour,
Où vos traits & ma flâme éclatent tour à tour.
Interrogez les pleurs que je viens de répandre,
Le songe, le serment que vous venez d'entendre;
Demandez à ces murs témoins de ma douleur,
Demandez à Lisette, à qui j'ouvre mon cœur,
Tout ici vous dira combien je vous adore,
Et ma bouche tout haut vous le répéte encore.

MONTVAL.

Je n'ai plus de regret à tout mon sang versé;
Tout ce que j'ai souffert est trop récompensé.
Tant de traits éclatans d'un amour véritable,
A mes yeux enchantés vous rendent adorable:
Je dois avec raison chérir ma fausse mort,
Et je voudrois subir encor le même sort,
S'il devoit m'attirer cette preuve sensible . . .

LUCILE.

Gardez-vous de former un souhait si terrible;
Le bruit de ce trépas m'alloit priver du jour.
Que dis-je? Il l'avoit fait jusqu'à votre retour.
Du jour qu'on m'annonça cette fausse nouvelle,

Mes

Mes yeux s'étoient couverts d'une nuit éternelle.
J'avois cessé de vivre. A présent je vous vois,
Je renais, je respire une seconde fois:
Un seul de vos regards m'a promptement guérie,
Et c'est de cet instant que je date ma vie.

LISETTE.

Il est vrai que Monsieur est un grand Médecin.

LUCILE.

Mon cœur avoit besoin de son art souverain.

MONTVAL.

Tel que vous me voyez, j'en possede le titre;
Et des jours des mortels je suis ici l'arbitre.

LUCILE.

Vous êtes Médecin.

MONTVAL.

Oui, je le suis pour vous.

LISETTE.

C'est lui qu'on a prié de vous tâter le poux.
Je l'ai donné pour tel tantôt à la Marquise.

LUCILE.

A-t-il sa confiance?

MONTVAL.

Elle m'est toute acquise.
Vous êtes ma malade: en cette qualité,
Je puis vous voir sans cesse en pleine liberté.

LUCILE.

Le moyen est charmant, mais puis-je bien le croire?

MONTVAL.

Oui, cette cure-là va me combler de gloire.

SCENE VI.

LUCILE, MONTVAL, LISETTE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Cléon, Mademoiselle, arrive en ce moment,
Et demande à vous voir avec empreſſement.

LISETTE.

Champagne a fort bien fait de venir nous l'apprendre :
Cette bruſque arrivée auroit pû nous ſurprendre.

CHAMPAGNE.

Mais vraiment la malade eſt en bonne ſanté;
Les Medecins de Pruſſe ont de l'habileté,
Sa guériſon eſt prompte :

LISETTE.

Elle l'eſt trop peut-être,
Et je crains les ſoupçons qu'elle peut faire naître.
Pour donner à la choſe un air de vérité,
Il faut qu'elle paroiſſe avoir moins de gaité;
Et qu'elle joue encore un peu plus la malade.

MONTVAL.

Pour mieux accrediter ici ma maſcarade,
Je vais de mon côté jouer le Charlatan;
Belle Lucile, il faut vous prêter à mon plan,
Et m'aider.....

LUCILE.

Volontiers. Que faut-il que je faſſe ?
Parlez.

MONT-

MONTVAL.

Dans ce fauteuil remettez-vous de grace.
Si-tôt que la Marquise, & Cléon paroîtront,
Feignez d'être plongée en un sommeil profond.

CHAMPAGNE.

Vous pouvez tout risquer dans votre emploi sublime,
On a pour Monsieur Bromps une si haute estime,
Qu'en faveur de son nom tout passe....

LISETTE.

Que dit-il?
Monsieur Bromps!

CHAMPAGNE.

C'est mon Maître, & moi je suis Kolsquil.
Un nom bien étranger rend plus considérable ;
Plus il est ostrogot, plus il est respectable.
Madame a fait tout haut votre éloge à Cléon;
Tant mieux, la Médecine est un vrai faraon;
Pour y faire fortune, il faut qu'on y hazarde.

MONTVAL.

On monte, dormez bien, le reste me regarde.

SCENE VII.

LUCILE, MONTVAL, CLE'ON, LISETTE, CHAMPAGNE.

CLE'ON *au fond du Théâtre.*

Je veux rendre la joye à toute la maison,
Faire rire Lucile, egayer le Baron :
Mais je vois là quelqu'un qui ressemble à Lisette.

LISETTE.

Oüi, c'est elle, Monsieur, votre santé?

CLE'ON.

Parfaite.

Et celle de Lucile?

LISETTE.

Un peu mieux ce matin.

Vous la voyez qui dort. Voilà son Médecin.

CLE'ON.

Mais pour une malade, elle est assez vermeille.

LISETTE.

Pardon, plus bas. Je crains que le bruit ne l'éveille.

MONTVAL.

Rien ne peut interrompre un sommeil si parfait;
Il ne finira pas qu'il n'ait eu son effet.

CLE'ON.

Durera-t-il long-tems?

MONTVAL.

Mais une heure & demie.

CLE'ON.

Qu'elle est belle en dormant! Et comme elle est grandie!
Plus je la vois de près, plus j'en suis enchanté:
Comment est-elle donc, lorsqu'elle est en santé?
Elle charme les yeux, quand même elle repose;
Que sera-ce, éveillée?

MONTVAL.

Eloignez-vous pour cause:
Il est très-dangereux d'en approcher si fort;
Mon remede à présent fait son plus grand effort
Vous prendriez son mal.

CLE'ON.

J'entens ce badinage.

MONTVAL.

D'honneur il eſt mortel aux hommes de votre âge.

CLE'ON.

J'en veux courir le riſque & ſi je ne craignois
D'eveiller la malade, ah! je l'embraſſerois!

MONTVAL.

Ne vous y jouez pas.

CLE'ON.

Au péril de ma vie,
Et je brave la mort, quand elle eſt ſi jolie.
Mais de ce mal, Monſieur, que vous craignez pour nous,
Dites, n'avez-vous rien à redouter pour vous?

MONTVAL.

J'ai des preſervatifs, Monſieur, pour m'en défendre;
Le mauvais air ſur nous n'oſe rien entreprendre:
Il attaque d'abord ceux qui viennent de loin.

LISETTE.

Pour moi je ne crains rien pourvû que votre ſoin,
Comme on doit l'eſpérer, ſi cela continuë,
Nous la rende bien-tôt telle que je l'ai vue.

CLE'ON.

Qu'on me la donne à moi telle que je la voi,
Je m'en contenterai, je ſuis de bonne foi.

MONTVAL.

Ah! Quel feu ſurprenant dans vos yeux étincele!
Votre cœur eſt frappé d'une atteinte mortelle.

CLE'ON.

Monſieur le Médecin vous êtes connoiſſeur.

MONTVAL.

Je me connois ſur-tout aux mouvemens du cœur,
Et c'eſt à les regler que mon art s'étudie:
La Médecine vraie eſt la Philoſophie:
Il faut, des paſſions, arrêter le progrès;
La mauvaiſe ſanté provient de leurs excès.
C'eſt la ſageſſe en tout, Monſieur, qui fait la bonne.

CLE'ON.

C'eſt le temperament plûtôt qui nous la donne.
L'honnête homme a ſouvent quelque incommodité,
Et je vois des coquins qui crevent de ſanté.

LISETTE.

Trop de vertu maigrit.

MONTVAL.

Tout excès eſt contraire,
Même celui du bien; mais il ne regne guere,
Et dans l'ordre commun le mal & la douleur
Vient du déreglement de l'eſprit ou du cœur;
Des ſouffrances du corps, l'ame eſt toujours la ſource,
Il faut les chercher là pour arrêter leur courſe.
Ses travers, ſes erreurs produiſent le chagrin;
C'eſt lui qui, de la fiévre, allume le levain,
Qui calcine le ſang juſques dans les arteres,
Met la bile en fureur, & brûle les viſceres:
Quand l'ame eſt en ſanté, le corps ſe porte bien,
Si-tôt qu'elle eſt malade, il ne profite en rien.

LISETTE.

Je l'éprouve ſouvent, rien n'eſt plus véritable;
Monſieur Bromps eſt vraiment un homme incomparable.

SCENE VIII.

LUCILE, MONTVAL, CLE'ON, LISETTE, CHAMPAGNE.

LA MARQUISE *à Cleon.*

Pardon ſi je vous ai laiſſé pour un moment;
Mais ma niéce repoſe; ah l'heureux changement!
Dans les bras du ſommeil elle ſemble renaître.
La fraîcheur, ſur ſon teint, commence à reparoître;
Le mal peut-être encor forme ce coloris.

MONTVAL.

Non, c'eſt un elixir qui fait à ſes eſprits
Puiſer dans le repos une nouvelle vie.

LA MARQUISE.

Que ne vous dois-je pas? Heureuſe létargie?

CLE'ON.

Vous aviez pour Lucile, allarmé ma pitié.
Mais, Madame, à préſent je ſuis moins effrayé.
Où bien ſi je le ſuis, c'eſt moi ſeul qu'il faut plaindre,
Et ſa beauté qui dort n'en eſt pas moins à craindre.

LA MARQUISE.

Si vous aviez, Monſieur, vû tantôt ſon état,

Se tournant vers Liſette.

Il vous eut pénétré. Vois tu cet incarnat ?
Liſette, qu'en dis-tu ?

LISETTE.

J'admire.

LA MARQUISE.

Ah! le grand homme!

LISETTE.

Il n'a pas ſon égal de Paris juſqu'à Rome.

LA MARQUISE.

Mais c'eſt miraculeux.

CLE'ON.

La voilà qui ſourit :
Quelque ſonge amuſant lui réjouit l'eſprit.

MONTVAL.

Madame, à ſon réveil elle ira mieux encore ;
J'en répons maintenant. Chaque inſtant fait éclore
Sur ſa joue émaillée, une nouvelle fleur ;
De ſa convaleſcence elle eſt l'avant coureur.

LA MARQUISE.

Ah! Monſieur, au plûtôt achevez le miracle :
Vous avez ſurmonté déja le grand obſtacle.

MONTVAL.

Patience, un moment, le réveil n'eſt pas loin.

LA MARQUISE.

Preſſez-le & ſans tarder que j'en ſois le témoin ;
Que je puiſſe embraſſer une niéce ſi chere :
Ma tendreſſe eſt égale à l'amour d'une mere,
Mon cœur vole déja.

MONTVAL.

Vous me l'ordonnez, soit.
Je n'ai qu'à lui serrer le bout du petit doigt.

LUCILE, *feignant de s'éveiller.*

Ah! je respire enfin; que je suis soulagée;
Du poids qui m'accabloit, je me sens dégagée:
Je n'ai plus aucun mal Lisette!

LISETTE.

Me voilà.

LUCILE.

Il me tarde de voir ma tante, averti la.

LA MARQUISE.

Tu me vois devant toi, tourne vers moi ta vue.

LUCILE.

Ah! ma Tante!

LA MARQUISE.

Ah! ma niéce, Ah! tu m'est donc rendue?
Je ne te perdrai point.

LUCILE.

Non, je vis maintenant,
Et c'est pour vous aimer encor plus tendrement.

LISETTE.

Elle ne fut jamais plus fraîche, & plus jolie.

LA MARQUISE.

Que j'aime à la voir telle, & que je suis ravie!
à Montval.
C'est à votre art divin que je dois ce bonheur.

LUCILE.

Nous le devons, ma Tante, embrasser de bon cœur.
Elles l'embrassent.

CLE'ON.

Permettez qu'à mon tour je vous marque mon zele,
Et le plaisir que j'ai de vous revoir si belle.

LUCILE.

Excusez moi, Monsieur, je ne vous connois pas.

CLE'ON.

Je vous ai mille fois portée entre mes bras.

LA MARQUISE.

C'est Cléon.

LUCILE.

Pardonnez à mon impolitesse,
N'imputez cet oubli, qu'à ma seule jeunesse.
Quand vous êtes parti, je n'étois qu'un enfant.

CLE'ON.

Puisque je vous embrasse, oh ! se suis trop content.

LA MARQUISE.

Venez vous presenter au Baron l'un & l'autre,
Sa gaité va renaître à l'aspect de la vôtre.

LUCILE *à Montval qui lui donne la main.*

Ne m'abandonnez pas, venez, mon Médecin.

LA MARQUISE.

Oui, sans votre secours notre effort seroit vain.
Songez qu'après la fille, il faut guérir le pere.

MONTVAL.

Madame, je m'en fais un devoir nécessaire.



SCENE

SCENE IX.

LISETTE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Dans ces heureux inſtans chacun s'embraſſe ici,
Liſette, trouve bon que je t'embraſſe auſſi.

LISETTE.

La ſanté de Lucile excuſe cette ivreſſe,
Et pour te refuſer, j'aime trop ma maîtreſſe.

CHAMPAGNE *en l'embraſſant.*

De ſa convaleſcence, oh, je ſuis très-joyeux,
Et je ſens à préſent que je m'en porte mieux.

Fin du troiſieme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE BARON *seul, rêvant dans un fauteuil, une plume à la main, le coude appuié sur un bureau, qui est devant lui.*

Devois-je t'acheter, ô! fatale brochure!
Non, rien n'est comparable au tourment que j'endure;
Et mon esprit malgré les efforts que je fais,
Est toujours en travail, & n'enfante jamais.

SCENE II.

LE BARON, MONTVAL, CHAMPAGNE.

MONTVAL *au fond du Théâtre.*

Nous avons pris tous quatre une peine inutile,
Nous n'avons pas trouvé le pere de Lucile.

CHAMPAGNE.

Monsieur, le voilà seul. Parlons bas, il écrit.

MONTVAL.

Il se plaint, écoutons. J'en ferai mon profit.

LE BARON.

Riche Auteur de Mérope, ah! je te porte envie.
Les bons vers ſans effort coulent de ton génie,
Et je ne puis avoir, dans mes vœux impuiſſans,
Même la faculté d'en faire de méchans.
La nature aujourd'hui n'eſt pas en tout avare,
L'Art des vers eſt commun, ſi le génie eſt rare.
Je ne demande au Ciel pour unique préſent,
Que la fécondité des rimeurs d'apréſent.
On ne peut pas former un ſouhait plus modeſte;
Qu'il m'accorde la rime, & garde tout le reſte.
Que je faſſe des vers, n'importe qu'ils ſoient plats.
Mais j'ai beau le prier, il ne m'écoute pas.

MONTVAL.

Bon, voilà qui m'apprend au vrai ſa maladie.

CHAMPAGNE.

Le genre en eſt plaiſant; permettez que j'en rie.
Ah! la rime le tient. Je plains ſon embarras,
Car je me ſuis trouvé quelquefois dans le cas.

LE BARON.

J'ai beau ronger mes doigts, j'ai beau même les mordre,
Raturer, déchirer, mettre tout en déſordre,
Renverſer & briſer les meubles innocens,
Et pour trouver la rime, écraſer le bon ſens.
Je n'en ai pour tout prix que la douleur ſecrette
D'extravaguer beaucoup ſans devenir Poëte.
O! Ciel! Puiſque de toi je ne puis obtenir
Le pouvoir de rimer, ôte m'en le déſir;
Ce déſir malheureux qui ſans fruit me conſume.

CHAMPAGNE.

Eloignons-nous, je crains ſa fureur qui s'allume.

LE BARON.

Ma raiſon ce matin l'avoit ſçu réprimer,
Ce funeſte recueil vient de le rallumer,
Grands & petits, la Cour, la Ville, & la Province,
Toute la France enfin a rimé pour ſon Prince.
Malheureux! Moi tout ſeul, pour lui je n'ai rien fait,
Moi, qui ſuis dans le cœur, ſon plus zelé ſujet!
Depuis huit mois entiers que cette ardeur m'agite,
Je n'ai pû mettre au jour un ſeul quatrain de ſuite,
Et les vers que je fais ſont tous eſtropiés;
L'un eſt court d'une jambe, & l'autre a quinze piés.
Telle eſt la cruauté de ma barbare étoile,
Aux yeux de tous encore, il faut que je la voile.
Je ne puis dans ma peine avoir un confident,
Et je ſuis obligé de m'enterrer vivant,
Dans la peur que quelqu'un ne penetre ma honte.
Un mal ſi ridicule, & qu'aucun frein ne dompte,
Me peint tous les objets des plus noires couleurs.
Il me plonge aujourd'hui dans de telles fureurs
Que je ſuis ſur le point de me battre moi-même,
Et malheur mille fois, dans mon dépit extrême,
Malheur aux importuns qui ſe préſenteront.

Il ſe leve en fureur.

CHAMPAGNE.

Ce ne ſera pas moi: des ſots s'y frotteront.

MONTVAL *l'arrêtant.*

Demeure. Ce n'eſt là qu'un tranſport poëtique,

CHAMPAGNE.

On ne badine pas avec un frénetique.

MONTVAL.

Le voilà qui se calme.

Le Baron se remet sur son siége, & rêve de nouveau.

CHAMPAGNE.

Ah! je tremble toûjours;
Lisette heureusement vient à notre secours.

SCENE III.

LE BARON, MONTVAL, CHAMPAGNE.
LISETTE *qui fait signe en entrant à Montval & à Champagne de s'éloigner.*

LISETTE *au Baron.*

Monsieur....

LE BARON.

Qui parle là?

LISETTE.

C'est votre humble servante,
Madame qui vous cherche, est très-impatiente.
Un fameux Medecin....

LE BARON.

Qu'on me laisse en repos:
Je ne suis point malade il vient mal-à-propos.

LISETTE.

Il a ressuscité votre fille expirante,
La nouvelle par-tout,...

LE BARON.

Nouvelle extravagante!
Et ce Medecin là n'a jamais existé.

LISETTE.

Pour convaincre vos yeux de sa réalité,
Il va se présenter.

LE BARON.

Non, non, je l'en dispense.
J'honore ses pareils, mais je fuis leur présence.

LISETTE.

Oh! c'est un Medecin comme on n'en a point vu,
Vous l'aimeriez, Monsieur, s'il vous étoit connu.
Il joint au grand sçavoir tous les talens aimables;
Il fait des vers.....

LE BARON.

Des vers!

LISETTE.

Il en fait d'admirables.
Il traite en Gentilhomme, & sans rien exiger,
Poli comme un François, quoiqu'il soit Etranger.

LE BARON.

Quoi! c'est un Etranger?

LISETTE.

Oui, Monsieur.

LE BARON.

Qu'il paroisse.
Je lui dois des égards, & de la politesse.

LISETTE.

Je vous annonce encor votre meilleur ami,
Et je vais l'informer que vous êtes ici.

LE BARON.

D'ami! je n'en ai point. Ne prens pas cette peine

LISETTE.

Cléon l'eſt à bon titre, & permettez qu'il vienne.

LE BARON.

Il eſt de retour!

LISETTE.

Oüi.

LE BARON.

Je dois le prevenir.

LISETTE.

Attendez-le plûtôt, je ſors pour l'avertir.
Voilà cet homme illuſtre, à qui rien ne reſſemble,
Voyez-le en attendant, & raiſonnez enſemble.

Elle ſort.

SCENE IV.

LE BARON, MONTVAL.

MONTVAL.

Monſieur, comme Etranger, je parois devant vous,
Prévenu des bontés que vous avez pour nous.

LE BARON.

Oüi, je fais cas, Monſieur, des Etrangers célébres;

MONTVAL.

Mon nom fut-il caché, Monſieur, dans les ténébres,

L'honneur que je reçois ſuffiroit aujourd'hui
Pour répandre du jour & du luſtre ſur lui.
Les Gens de Lettres ſont dans votre eſtime en-
core,
Et c'eſt la qualité dont ſur-tout je m'honore;
Je la préfere à tout.

LE BARON.

Avec juſte raiſon:
Moi-même je voudrois en mériter le nom;
Il releve toûjours l'éclat de la naiſſance;
Malgré l'erreur commune,

MONTVAL.

Elle n'eſt plus en France.
Tout le monde à préſent y penſe comme vous;
Les Arts y ſont chéris & cultivés de tous:
Le Seigneur le premier ſçait en donner l'exemple;
L'hôtel du Financier eſt devenu leur Temple;
Lui-même il eſt Mecéne & Virgile à la fois,
Et chaque état changé n'eſt plus tel qu'autre-
fois:
L'eſprit a répandu par-tout la politeſſe,
Le jeune Militaire a pris l'air de ſageſſe:
Au ſpectacle, à l'étude, il donne ſon loiſir,
Et conſulte le goût même au ſein du plaiſ r.

LE BARON.

Oh! pour le coup, Monſieur, votre pinceau nous
flatte,
Et c'eſt un beau portrait que la vérité gâte.
Pour les Auteurs en France on a trop de mépris:
On l'étend ſans nul choix ſur les plus applaudis,
Eux qui mériteroient l'eſtime la plus haute.

MONT-

MONTVAL.

S'ils y ſont mépriſés, c'eſt ſouvent par leur faute:
Ils font tout ce qui ſert à les humilier,
Le plus vil Artiſan éleve ſon métier:
L'Auteur ſeul a la rage, ou plûtôt la baſſeſſe
De rendre ridicule un talent qu'il profeſſe;
Et ſi ſur le Théâtre, il met un bel eſprit,
C'eſt pour le dégrader juſques dans ſon habit:
Par mille traits uſés, dont la rédite aſſomme,
Qui font rire le ſot, & rougir l'honnête homme.
A ternir ſes rivaux, appliquant ſes efforts,
Il s'avilit lui-même, & flétrit tout le corps.

LE BARON.

Pour réhabiliter ce corps que je révére,
Je voudrois qu'on en fit un exemple ſévére.

MONTVAL.

A ce noble courroux, qui trahit votre cœur,
Je juge qu'en ſecret vous en êtes, Monſieur.

LE BARON.

Plût au Ciel! qu'il fût vrai, comme je le deſire!
Je ne ſentirois pas l'horreur qui me déchire.
Mais j'en dis trop, Monſieur.

MONTVAL.

J'en dévoile encor plus.
Je vois, de votre mal, le principe confus,

LE BARON.

Vous voyez le principe!

MONTVAL.

Oüi, mon œil le déméle;
Et j'ai pris dans mon art une route nouvelle.

Je ſuis le Médecin du cœur & de l'eſprit,
Et c'eſt en converſant que mon art les guérit.
Soit dans leurs mouvemens, ſoit dans leur fantaiſie,
Je les ſuis pas à pas, & je les étudie.
Un coup d'œil me ſuffit pour y voir leur tourment ;
Par exemple, j'ai lû le vôtre en un moment.
Pour vous pruover, d'un mot, que j'ai ſçu le connoître,
Vous brûlez d'être Auteur, & vous ne pouvez l'être.
Cette inutile ardeur vous tourmente l'eſprit,
Et c'eſt elle en ſecret, Monſieur, qui vous maigrit.

LE BARON.

Je ne puis, à ces mots, que rougir & me taire.
Pour vous deſavouer, je ſuis né trop ſincére,
Votre ſçavoir m'étonne, & confond ma raiſon.
Je paſſe, de l'eſtime, à l'admiration.
Vous n'êtes pas un homme, il faut être un génie,
Pour avoir pénétré ma ſecrette manie.
Jugez, préſentement, jugez de bonne foi,
S'il eſt quelqu'un au monde à plaindre autant que moi.
Si ma peine étoit ſçue, ah ! j'en mourrois de honte.
Tout ce que je demande, & ſur lequel je compte.
Gardez bien mon ſecret, & déplorez mon ſort.

MONTVAL.

Je veux, & puis pour vous faire un plus grand effort,
Tout ſiugulier qu'il eſt, ce mal qui vous tranſporte,
Je prétens le guérir, ou pallier de ſorte
Que vous recouvrerez la joie & la ſanté;
Je répons du remede & de ſa ſûreté.

LE BARON.

Vous me rendrez Poëte! ô, Ciel! puis-je le croire?

MONTVAL.

Vous en aurez le titre.

LE BARON.

Il ſuffit pour ma gloire:
Ah! je voudrois avoir au Théâtre un ſuccès,
Et m'entendre applaudir, lorſque je paroîtrois;
Je crois déja m'y voir, & mon ame eſt charmée;
Je ſuis, je ſuis égal au Général d'Armée,
Qui revient triomphant.

MONTVAL.

Je puis vous y ſervir.

LE BARON.

Doucement, vous m'allez étouffer de plaiſir.

MONTVAL.

Pour moderer, Monſieur, cette joye exceſſive,
Songez que vous devez craindre l'alternative.
Le Général d'Armée eſt quelque fois battu.

LE BARON.

Oh! l'exemple conſole, Annibal fut vainçu.

MONTVAL.

Monſieur, à ce prix-là, ſoiez ſûr de la choſe.

LE BARON.

Faites-moi vîte Auteur, & ne fut-ce qu'en proſe.

MONTVAL.

Vous l'allez être en Vers, en voici le brevet:
Adoptez cet écrit ſous le ſceau du ſecret;
Nul autre que nous deux ne ſçaura ce miſtére.

LE BARON.

Quoi? des enfans d'autrui, je ſerai donc le Pere?

MONTVAL.

Conſolez-vous, Monſieur, nombre de beaux eſprits
Reſſemblent ſur ce point à beaucoup de maris.

LE BARON.

Mais c'eſt un vol ſecret qui tient de l'impoſture

MONTVAL.

Non, il ne bleſſe pas les loix de la droiture.

LE BARON.

On trompe en ſe parant d'un habit emprunté.

MONTVAL.

Eh! qui brille aujourd'hui de ſa propre clarté?
Le monde n'offre aux yeux qu'une fauſſe lumiere;
Et tout eſt charlatan, ou tout eſt plagiaire.
Comme chaque talent, ſongez que chaque état,
D'une main inconnue, emprunte ſon éclat.
Un Grand doit ſon eſprit à ſon ſeul Sécretaire.
Le Robin au Palais & l'Orateur en Chaire,
Ne débitent ſouvent que ce qu'un autre écrit.

Le Marchand vend pour ſien ce qu'il prend à crédit ;
L'Homme d'intrigue uſurpe & vole au vrai génie
La gloire d'un projet, que ſon art s'approprie ;
Depuis l'Homme de Cour juſques à l'Artiſan,
Tout trompe, tout eſt geai ſous les plumes du pan.

LE BARON.

Je me rens, ce diſcours leve enfin mon ſcrupule,
Je puis me dire Auteur, ſans être ridicule.
Vous me rendez la vie en cet heureux inſtant.
Vous faites plus, votre art me tire du néant.
Vous me créez Poete, & je vous dois ma gloire.
Vous conſacrez mon nom au temple de mémoire.

MONTVAL.

Je voudrois que mes Vers fuſſent tels dans le fonds.

LE BARON.

Moi, ſans les avoir vus, je maintiens qu'ils ſont bons.
J'irai les réciter avec la même yvreſſe
Que ſi j'étois l'Auteur en effet de la Piéce.

MONTVAL.

Mais vous l'êtes auſſi. Ne l'oubliez plus.

LE BARON.

Non.
Liſez-les moi d'abord, pour me donner le ton.

MONTVAL *lit.*

VERS AU ROY.

Grand Roi, parponne à mon ſilence.
Il prouve mon reſpect autant que ma prudence;
Et le grand nombre auroit dû m'imiter;
Tous ont le front de te chanter,
Mais aucun n'a l'art de te peindre :
C'eſt cet écueil fatal, c'eſt cet exemple à craindre
Qui m'a retenu malgré moi :
Les Alexandres, les Achiles,
N'ont rien de commun avec toi.
A quoi bon te prêter en peintres mal-habiles
Les traits d'autrui rebattus tant de fois.
Ta valeur qui t'eſt propre, a pour ſoi la juſtice;
Que dans la vérité leur pinceau la ſaiſiſſe,
Et l'offre pour modele à tous les autres Rois.
L'humanité dans tes pareils ſi rare,
Te ſuit par-tout juſques dans les combats;
Ce n'eſt point pour jouir d'un triomphe barbare
Qu'au plus fort du danger ton cœur conduit tes pas;
C'eſt pour y ménager le ſang de tes ſoldats,
Dont tu ſçais que le Ciel veut que tu ſois avare :
Voilà comme un vrai Roi doit être courageux.
Pourquoi, dans les tems fabuleux,
Pour te louer, faut-il donc qu'on s'égare?
Notre Hiſtoire préſente aux yeux
Un parallele moins biſarre;
Et c'eſt à tes propres ayeux
Qu'il eſt juſte qu'on te compare.
Pour te peindre il ne faut qu'un ſeul trait reſſemblant,
Ton Aieul fit des Rois & ſoutint leur puiſſance;
Tu fais des Empereurs, & tu prens leur défenſe.
Pere du Peuple enſemble & Conquérant,
Tu joins, malgré l'effort de l'Autriche jalouſe,
La gloire de Louis le Grand
A la bonté de Louis Douze.

LE BARON.

J'adopte ces Vers-là. C'eſt peu de la ſanté,
Je ſuis ſûr à préſent de l'immortalité;
Je les vais de ce pas envoyer au Mercure.

MONTVAL.

Pour l'immortalité cette voye eſt peu ſûre,
Ce qui me flame, moi, qui juge en Médecin,
C'eſt votre état préſent. Vous avez l'air ſerein,
Le tein clair, dans votre œil la vivacité brille.

LE BARON.

Oüi, je vais me montrer aux yeux de ma Famille;
Tout le monde ſera bien étonné, je croi.

SCENE V.

LE BARON, MONTVAL, LA MARQVISE,

LE BARON.

Approchez-vous, Marquiſe, & conſiderez-moi;
Comment me trouvez vous?

LA MARQVISE.

Je vous trouve à merveille;
Mes yeux ſont enchantés; je doute ſi je veille,
Je ne vous ai pas vû ſi frais depuis long-tems;
Vous avez tout au moins rajeuni de dix ans.

LE BARON.

De cet homme divin, c'eſt l'ouvrage admirable,
Sa façon de guérir doit paroître incroyable,

D'autant mieux qu'elle n'eſt que l'opération
D'une heure tout au plus de converſation.

LA MARQVISE.

Rien n'eſt plus ſurprenant, mais puis-je être
éclaircie.
Du ſujet qui cauſoit votre mélancolie?

LE BARON.

La choſe eſt à préſent inutile à ſçavoir;
Suffit qu'il m'a purgé de tout mon chagrin noir,
J'ai l'eſprit gai, content, j'ai l'ame ſatisfaite:
C'eſt aſſez pour jouir d'une ſanté parfaite.
Je voudrois que ma fille . . .

LA MARQVISE.

Elle eſt guérie auſſi.

LE BARON.

Je ſuis impatient de la voir.

LA MARQVISE.

La voici.

SCENE VI.

LE BARON, MONTVAL, LA MARQVISE, LUCILE, LISETTE.

LE BARON.

Ma fille, comme moi te voilà rétablie;
En voyant ta ſanté, la mienne eſt rafermie.

LUCILE.

A mon bonheur, mon pere, il ne manque plus
rien.

LE BARON.

Dans ton Libérateur, tu vois auſſi le mien.
Pour combler les bienfaits que le deſtin m'envoye,
Cléon vient partager & redoubler ma joye.
Quel plaiſir.

SCENE VII.

LE BARON, MONTVAL LA MARQVISE, LUCILE, LISETTE, CLE'ON.

CLE'ON.

Cher Baron, j'arrive exprès pour vous.

LE BARON.

Je ne puis vous revoir dans un moment plus doux;
Mon rétabliſſement, & celui de ma fille,
Marquent votre retour au ſein de ma famille;

Montrant Montval.

Monſieur en eſt l'Auteur. Vous voyez aujourd'hui
Dans Lucile & dans moi deux miracles de lui,
Nous étions . . . .

CLE'ON.

J'en ſçai plus qu'on ne peut m'en apprendre.
Après ce que j'ai vû, rien ne peut me ſurprendre.

MONTVAL.

Si vous vouliez, Monſieur, croire auſſi mes avis,
Vos maux comme les leurs, ſeroient bien-tôt guéris;

Plus que vous ne croyez, je puis vous être
utile.

CLE'ON.

Non, quoique vous ſoyez un Médecin habile,
J'ai réſolu pour moi d'en choiſir un meilleur.

MONTVAL.

Vous me ſurprenez fort. Eh! qui donc?

CLE'ON.

C'eſt Monſieur.

LE BARON.

Oh! s'il dépend de moi, la guériſon eſt ſure.

CLE'ON.

Ce diſcours m'encourage, & m'eſt d'un bon au-
gure;
Puiſqu'il faut ſans détour vous révéler mon mal,
Apprenez qu'aujourd'hui dans ce ſalon fatal,
Je l'ai pris en voyant votre fille endormie;
Sa beauté m'a frappé d'abord quoiqu'aſſoupie:
Elle s'eſt réveillée; un regard enchanteur
Vient d'enfoncer le trait juſqu'au fond de mon
cœur.
La langueur de ſes yeux a paſſé dans mon ame;
L'Amour à ſoixante ans m'a fait ſentir ſa flâme
Pour la premiere fois, je ſoupire en un mot;
Mais je ſoupire au point que je meurs comme un
ſot.
De ce feu violent qui vient de me ſurprendre,
Si je n'obtiens de vous la qualité de Gendre;
C'eſt le remede ſeul qui peut ſauver mes jours,
Et c'eſt de votre main que j'attens ce ſecours;
Votre ſœur m'a flatté que j'y pouvois prétendre,

Et pour vouloir ma mort, votre fille eſt trop tendre.
Vous gardez le ſilence, & vous m'étonnez tous.

LE BARON.

Je le garde de joye, & ma fille eſt à vous.

LISETTE *à part.*

Voila le Médecin réduit à l'agonie.

CLE'ON.

Mon ame eſt tranſportée;

LE BARON.

Et la mienne eſt ravie.

MONTVAL *d'un air troublé au Baron.*

Vous lui donnez Lucile!

LE BARON.

Oui, vos ſoins généreux
Ne pouvoient me la rendre en un tems plus heureux,
Et je veux dès ce ſoir que leur nôce ſoit faite.
Je vous prirai, Monſieur, pour la rendre parfaite,
Comme en tout vous avez un goût ſupérieur,
D'en vouloir bien vous même être l'ordonnateur:

LUCILE.

Ce ſoir!

CLE'ON.

Belle Lucile, oui, vraiment ce ſoir même;
Vous ne ſçauriez trop tôt faire mon bien ſuprême?
Jugez de mon amour par mes ſoins empreſſés.

Votre

Votre tante informée a du . . . vous pâlissez.
Vous trouveriez-vous mal?

LUCILE.

Oui, soutien-moi, Lisette.
Elle se laisse aller sur un fauteuil.

MONTVAL *à Cléon.*

Votre ardeur pour le coup, Monsieur, est peu discrette;
A peine je l'arrache au danger le plus grand,
Et vous lui proposez un nœud si surprenant:
Qui plus est, dans une heure, on veut qu'il s'éxécute;
Voilà qui lui peut seul causer une rechute:
Ce sont là de ces coups, où l'on ne s'attend pas;
Les révolutions qui se font dans ce cas,
Ebranlent tous les sens, & sont des plus à craindre.

LA MARQUISE.

Monsieur, secourez-la.

MONTVAL.

Mais à parler sans feindre,
Mon embarras est grand. Il me faut tout mon art,
Pour la bien rétablir.

CLE'ON.

Les filles la plûpart,
A l'aspect d'un époux qui s'offre, & qui s'empresse,
Font paroître leur joye, & non pas leur tristesse.

MONTVAL.

Il faut, Monsieur, il faut dans ces occasions

Con-

Considerer les tems, & les positions:
Eloignez-vous de grace & les uns & les autres.

LE BARON.

Oüi, sortons. Nos secours, Monsieur, nuiroient
aux vôtres.

LA MARQVISE.

Je vous la recommande.

LISETTE.

Elle est en bonnes mains.

CLE'ON *à Montval.*

Monsieur . . . .

MONTVAL *avec colere.*

Votre présence est tout ce que je crains.
Sortez.

Cléon sort avec la Marquise & le Baron.

SCENE VIII.

MONTVAL, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Votre couroux est plaisant.

MONTAVL.

Il est juste;

LISETTE.

Oüi. Voilà pour tuer le corps le plus robuste;
à Lucile.
Vous avez bien joué l'évanouissement.

LUCILE.

Oui, car je l'ai joué très-naturellement;

Con-

Contre de tels revers, on manque de con-
ſtance,

MONTVAL.

Comme vous, j'ai penſé tombér en défaillance.

LUCILE.

Quel réméde employer? Et que deviendrons
nous?

MONTVAL.

Je ſuis, de ce malheur, plus étourdi que vous.

SCENE DERNIERE.

MONTVAL, LUCILE, LISETTE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE *à Montval.*

Deſcendez au plûtôt, Monſieur, on vous de-
mande.

MONTVAL.

Eh! qui donc?

CHAMPAGNE.

Tout le monde, & la foule eſt ſi grande,
Que la cour du Château ne peut la contenir.
Le public n'attend pas. Hâtez-vous de venir.

MONTVAL.

Es tu fou? quel public?

CHAMPAGNE.

Le public de Champagne.
C'eſt peu que votre nom vole dans la Cam-
pagne,

De

De Creteil, jusqu'à Troye, il vient d'être porté;
On vient vous consulter ici de tout côté.

MONTVAL.

La chose est ridicule.

LISETTE.

Elle est des plus plaisantes.

CHAMPAGNE.

Comment elle est pour vous, Monsieur, des plus brillantes.
A leurs empressemens, venez vous présenter.

MONTVAL.

Va leur parler toi-même, & me représenter.

CHAMPAGNE.

Je pourrai faire face aux manans du Village,
Mais les honnêtes gens qui sont du voisinage,
Parmi lesquels on voit Comtesses & Marquis,
Veulent votre présence, ainsi que vos avis:
Si vous ne répondez à leur ardeur extrême,
Ils viendront jusqu'ici vous relancer eux-même.

MONTVAL.

J'enrage.

LUCILE.

Paroissez, vous les charmerez tous.

LISETTE.

Nos Docteurs à la mode en sçavent moins que vous.

MONTVAL.

Je ne suis Médecin que pour votre famille.

LISETTE.

Votre Art eſt pour le pere, & vos ſoins pour la fille.

LUCILE.

Par-là, de mes Parens, vous aurez mieux le cœur,
Et l'eſtime publique affermira la leur.

LISETTE.

La fortune vous rit, ſaiſiſſez-la bien vîte,
Profitez de la vogue, elle aide le mérite.

LUCILE.

Oüi, tentez le deſtin, s'il vous trompe, en tout cas,
Soyez ſûr que mon cœur ne vous trahira pas.

MONTVAL.

Devant Liſette ici, daignez donc me promettre,
D'accomplir malgré tout votre ſonge à la lettre.

LUCILE.

Je jure d'être à vous, ou de n'être qu'à moi;
Me puniſſe le Ciel, ſi je trahis ma foi.

MONTVAL.

Après un tel ſerment, ma gloire eſt infaillible,
Et pour vous mériter tout me ſera poſſible;
Vous m'en tiendrez compte.

LUCILE.

Oui.

MONTVAL.

Je vole à mon emploi.
Amour tu m'en paîras, je l'exerce pour toi.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CHAMPAGNE, LISETTE.

CHAMPAGNE.

Un moment, laiſſe moi, laiſſe, que je reſpire ;
Je ſuis gonflé d'orgueil, & je creve de rire :
Monſieur Bromps a bien fait des duppes aujourd'hui ;
Je l'ai bien ſecondé, j'ai trompé d'après lui ;
Et de la Faculté, tu vois un nouveau membre.

LISETTE.

Toi, tu n'es tout au plus qu'un Docteur d'antichambre.

CHAMPAGNE.

La, par bonté pour toi, je veux bien m'arrêter.
Hem, comment va ce poux ? J'ai droit de le tâter ;
Je ſuis le Médecin de toutes les ſoubrettes,
Et ſinguliérement je m'attache aux Liſettes.

LISETTE.

Va, je me porte bien, & tu n'es qu'un nigaut.

CHAMPAGNE.

Eh! ce ſont là pour moi les malades qu'il faut.

Mais tu me connois trop, ſans cela mon audace
T'eut ſubjuguée ici comme la populace.

LISETTE.

L'opinion peut tout ſur l'homme prévenu.

CHAMPAGNE.

Je ne le croirois pas ſi je ne l'avois vû;
Ah! que la renommée eſt une belle choſe!
Et qu'au public crédule aiſément on impoſe!
Dès qu'elle eſt favorable, elle met en crédit,
Et porte l'ignorant comme l'homme d'eſprit.
Il faut un nom fameux pour éblouir le monde,
Et c'eſt ſur le bonheur que ſon éclat ſe fonde.

LISETTE.

Oüi, qui fait tous les jours la réputation,
Et même la talent? mais c'eſt l'occaſion;
La faveur d'un inſtant, ou d'une circonſtance
Suffit pour l'établir ou lui donner naiſſance:
Ton Maître, dans le fond, mieux qu'un autre le peut,
Quand on a de l'eſprit, on eſt tout ce qu'on veut.

CHAMPAGNE.

Ce métier lui déplaît, la foule l'importune;
Mais s'il le vouloit bien, nous y ferions fortune.
En mon particulier, Liſette, à ſon inſçu,
J'ai là plus d'un Louis que j'ai déja reçû.

LISETTE.

Il devroit préferer la Médecine aux armes,

CHAMPAGNE.

Qu'oſes-tu propoſer ?

LISETTE.

A tort tu te gendarmes.

CHAMPAGNE.

Des Guerriers tels que nous devenir Médecins !
Abuſer à la fois & tuer les humains!

LISETTE.

On les tue à la guerre.

CHAMPAGNE.

Oh ! c'eſt ſans perfidie,
En attaquant leurs jours, on expoſe ſa vie.
Si nous les égorgeons, c'eſt du moins noblement.

LISETTE.

Ils n'en ſont pas moins morts, un Médecin ſouvent
Les guérit par hazard, il en fera de même.

CHAMPAGNE.

Notre délicateſſe eſt là-deſſus extrême;
Son ſuccès cependant à tel point eſt porté,
Qu'il attache à ſon char tout le ſexe enchanté,
Et c'eſt à qui l'aura. J'en ai vû trois ou quatre,
Qui, pour ſe l'arracher ſont prêtes à ſe battre;
Une femme titrée, & fiere de ſon rang,
Eſt la plus acharnée, & veut tout mettre à ſang.

SCENE

SCENE II.

LUCILE, LISETTE, CHAMPAGNE.

LUCILE.

Il faut que pour le coup, Montval m'ait oubliée;
Il tarde trop long-tems, & j'en ſuis effrayée.

CHAMPAGNE.

Il eſt, Mademoiſelle, arrêté malgré lui,
Et cent fois plus que vous, il en ſent de l'ennui.
Il ſort.

SCENE III.

LUCILE, LISETTE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE *à Lucile.*

Je te cherche par tout ta ſanté m'inquiete,
Elle paroît meilleure, & j'en ſuis ſatisfaite.

LUCILE.

Elle vous le paroît, mais elle ne l'eſt point.

LA MARQUISE.

Ton viſage me rend tranquille ſur ce point.
Un autre ſoin m'agite. Apprens que la Comteſſe
Prétend nous enlever ton Médecin, ma Niéce.

LISETTE.

Ah! quelle perfidie!

LUCILE.

Il faut l'en empêcher.

LA MARQUISE.

La ligue est générale, on veut nous l'arracher.
Toutes les femmes ont de l'amour pour cet Homme?
Moi-même, au fond du cœur, je lui donne la pomme;
Si je faisois un choix, il tomberoit sur lui.

LUCILE.

Ah! vous convenez donc qu'on doit le préferer;

LA MARQUISE.

Oüi.
Sa figure prévient, & son savoir étonne.
C'est un je ne sçai quoi dans toute sa personne,
Qui donne de la grace au moindre mot qu'il dit.
Avec moins de mérite on nous tourne l'esprit,
Dès qu'on est à la mode, on devient notre idole.
La plus sage y succombe, ainsi que la plus folle,
L'exemple entraîne tout, il est contagieux,
Et l'éclat de la vogue éblouit tous les yeux.

LUCILE.

Quand on l'aime, on ne fait que lui rendre justice;
Mais ce n'est pas un droit, pour qu'on nous le ravisse.
La Comtesse le peut consulter en ces lieux.

LA MARQUISE.

La perfide aujourd'hui, pour se l'attacher mieux,
Veut lui faire épouser une Veuve opulente,
Qui n'est jeune ni vieille, & qu'on dit sa parente.

LUCILE.

Mais rien n'eſt plus affreux. Que dit-il à cela?

LA MARQUISE.

Mais il la remercie.

LUCILE.

Il y conſentira!

LA MARQUISE.

Je ne ſçais; la Comteſſe eſt au fond ſi preſſante,
Que je crains qu'il ne céde à ſa pourſuite ardente.

LUCILE.

Ma Tante, agiſſez donc, pour détourner ce coup.

LA MARQUISE.

Vraiment, ſi je pouvois....

LUCILE.

Tous y pouvez beaucoup.

LA MARQUISE.

La ſanté du Logis s'y trouve intereſſée,
Et c'eſt un procedé dont je ſuis offenſée.

LUCILE.

J'en ſuis outrée; il eſt tout des plus violens.
Vient-on dans les maiſons, pour enlever les gens,
Dans le tems que leur art nous eſt ſi ſalutaire,
Quand notre vie y tient par un nœud néceſſaire?
Nous retomberons tous dès qu'il ſera parti.
C'eſt un aſſaſſinat digne d'être puni.

LISETTE *à la Marquiſe.*

Votre Niéce a raiſon, j'approuve ſa colere;
C'eſt vous couper la gorge.

LA MARQUISE.

Oüi, nous devons tout faire,

Pour fixer près de nous notre aimable Prussien.
Cherchons toutes les trois un prompt & sûr moyen.

LUCILE.

Il vous seroit aisé, si vous vouliez, ma Tante,
De le lier ici d'une façon constante.

LA MARQUISE.

Apprens-moi donc comment j'y pourrai réussir!

LUCILE.

Je crains....

LA MARQUISE.

Tu ne dois pas ni craindre, ni rougir;
Il me tarde déja d'exécuter la chose.
Parle donc, qui t'arrête?

LUCILE.

Excusex-moi, je n'ose,

LA MARQUISE.

Pourquoi cette pudeur & cet embarras-là?

LUCILE.

Lisette, qui se sçait, pour moi vous l'apprendra;
Je la laisse avec vous, pour qu'elle vous le dise.
Elle sort.



SCENE IV.

LA MARQUISE, LISETTE.

LISETTE.

Madame, puiſqu'il faut que je vous en inſtruiſe,
Le moyen d'arrêter ce grand Homme chez vous,
Eſt de vous l'attacher par un nœud des plus doux;
Et puiſqu'on lui propoſe ailleurs un mariage,
Vous lui pouvez offrir ici même avantage.

LA MARQUISE.

Cet expédient-là n'eſt pas ſi mal trouvé.

LISETTE.

Cet Himen eſt ſortable, il doit être approuvé.
Votre Niéce craignoit....

LA MARQUISE.

Elle avoit tort, Liſette,
Si je me détermine à ce qu'elle ſouhaite,
C'eſt pour ma guériſon, moins que pour ſa ſanté.
Il eſt vrai que j'y vois de la difficulté;
Mais pour elle, il n'eſt rien que mon cœur n'applaniſſe;
Laiſſe-moi ſeule ici, pour que j'y refléchiſſe.
Ne dis rien à ma Niéce encor ſur ce parti,
J'irai l'en informer quand jé l'aurai choiſi.

Liſette s'en va.

SCENE V.

LA MARQUISE *seule.*

Ce lien, dans l'instant où Lucile est promise,
Où son Himen s'apprête, où l'heure même est prise,
Pour l'unir à Cléon dans cette même nuit,
Ne peut la regarder. C'est moi, sans contredit,
C'est moi seule qui dois au défaut de ma Niéce,
Renverser ton projet, orgueilleuse Comtesse.
Et plûtôt que ta main nous ôte notre bien,
Je m'unirai pour elle au Médecin Prussien.
Je me sacrifirai pour la santé commune.
Je puis lui présenter ma main & ma fortune,
Dans un jour, où Cléon enrichit tout les miens.
Mon âge & mon esprit sont assortis aux siens;
Il a près de trente ans, je n'en ai pas quarante;
La Veuve qu'on propose en doit avoir cinquante;
Elle est riche, dit-on, mais je le suis assez
Pour un cœur qui n'a pas les vœux intéressés.
Je suis sûre d'ailleurs, qu'il m'estime d'avance,
Et j'ose me flatter d'avoir la préference.
Voilà mon parti pris; mais la difficulté
Est d'en faire l'aveu sans blesser ma fierté.
Je le vois qui paroît, & je sens à sa vûë
Une timidité qui m'étoit inconnuë.



SCENE

SCENE VI.

LA MARQUISE, MONTVAL.

MONTVAL.

Je m'arrache à la fin, à l'importunité.

LA MARQUISE.

Je vous fais compliment, & votre vanité
Doit se trouver, Monsieur, extrêmement contente,
La Comtesse vous offre une riche Parente.

MONTVAL.

L'honneur qu'elle me fait est peu flatteur pour moi.

LA MARQUISE.

Vous déguisez, Monsieur.

MONTVAL.

Je parle en bonne foi.

LA MARQUISE.

Vous partez cependant pour suivre la Comtesse.

MONTVAL.

Moi, m'éloigner de vous! moi, quitter votre Niéce!

LA MARQUISE.

On vient de m'assurer que vous l'accompagniez.

MONTVAL.

Je ne pars pas, à moins que vous ne me chassiez.
Où pourrois-je être mieux qu'auprès de vous, Madame?
Je vous suis attaché jusques au fond de l'ame.

Je

Je voudrois me lier encore de plus près.
Je voudrois en ces lieux me fixer pour jamais;
Passer tous mes instans en votre compagnie,
Et conserver vos jours aux dépens de ma vie.

LA MARQUISE.

Quoi? notre Médecin veut s'allier à nous?

MONTVAL.

Oui, ma santé soupire après un nœud si doux.
Le Médecin se meurt, si son mal ne vous touche,
Et son bonheur dépend d'un mot de votre bouche.
Voyez à vos genoux tomber la Faculté,

LA MARQUISE.

Arrêtez, cet état blesse sa gravité.

MONTVAL.

Je ne puis prendre un air trop soumis & trop tendre,
J'ai besoin d'indulgence, & je vais vous surprendre.
Apprenez mon amour, & mes vrais sentimens.

LA MARQUISE.

Epargnez-vous ce soin, Monsieur, je les entens,
Je vous dirai bien plus. Je n'y suis pas contraire;
Mais la décence veut, que jen parle à mon frere.
Adieu, vous n'aurez pas à languir bien du tems,
Nous allons de concert rendre vos vœux contens.

Elle sort.

SCENE VII.

MONTVAL *seul.*

Quel discours enchanteur! faut-il que je le croye?
Je demeure interdit de plaisir & de joye!
Lucile, vos parens vont combler mon bonheur,
Et de tous vos appas, je serai possesseur;
Mon cœur rend pour le coup grace à la Médecine,
Je vous dois à son art, je la tiens pour divine.

SCENE VIII.

MONTVAL, CHAMPAGNE.

MONTVAL.

Je n'en puis plus, Monsieur, je rentre épouvanté.
Notre vie en ce lieu n'est pas en sureté.

MONTVAL.

Pourquoi?

CHAMPAGNE.

Fuyons, Monsieur.

MONTVAL.

Quelle est cette folie?

CHAMPAGNE.

On vous soupçonne ici de guérir par magie.

MONTVAL.

Quel conte!

CHAMPAGNE.

C'eſt un fait que j'ai trop entendu,
Ce bruit dans tout le Bourg vient d'être répandu.
Voilà le ſort qui ſuit la grande réuſſite,
On admire d'abord, on ſe déchaîne enſuite.

MONTVAL.

O! le plaiſant péril pour en être effrayé!

CHAMPAGNE.

Je craindrois moins pour vous, mais j'en ſuis de moitié.
Comme à vingt pas d'ici je ſiflois dans la rue,
Un manant dit tout bas fixant ſur moi la vue,
Il appelle le diable, il faudroit le noyer:
Ou plûtôt le rotir, dit l'autre, il eſt Sorcier.
Je m'éloigne à ces mots, leur troupe m'accompagne,
Ils alloient me ſaiſir, c'étoit fait de Champagne,
Si la Comteſſe alors qui paroît à propos,
N'eut avec tous ſes gens, écarté ces marauts.
J'ai loué mille fois ſon heureuſe rencontre,
Les femmes ſont pour nous, ſi les hommes ſont contre.

MONTVAL.

Fini ce vain propos, va, je n'ai pas le tems
De perdre à t'écouter de précieux inſtans,
Je les dois aux tranſports que mon bonheur m'inſpire,
J'obtiens enfin Lucile, & je cours l'en inſtruire.

CHAMPAGNE.

Comment! on vous l'accorde?

MONTVAL.

Oui, je vais l'épouſer.

CHAMPAGNE.

Le ſort vient juſques-là de vous favoriſer!

MONTVAL.

Oui, juge de ma joye.

CHAMPAGNE.

Ah! mon cœur la partage,
Son pere vient. Son air eſt d'un heureux préſage.

SCENE IX.

LE BARON, MONTVAL, CHAMPAGNE.

LE BARON.

Je viens tout tranſporté. Ce que m'a dit m'a ſœur,
Eſt-il bien vrai? parlez, mon cher Libérateur!
Vous allez être à nous tout entier ſans partage,
Je benis le lien d'un ſi beau mariage.

MONTVAL.

Je dois remercier plûtôt votre bonté.

LE BARON.

Nous ne vous perdrons pas, & j'en ſuis enchanté,
Me voilà pour jamais revenu de ma crainte,
D'une vive douleur, j'en avois l'ame atteinte,
Le Ciel vient pour nos jours de vous bien conſeiller,
Vous ſerez à portée en tout tems d'y veiller.

MONTVAL.

J'en ferai ma premiere, & ma plus chere étude,
J'écarterai de vous la moindre inquiétude.

LE BARON.

Poëte & Médecin, que de ressource en vous!
Pouvons-nous faire un choix plus commode & plus doux?
Vous rimerez pour moi pendant la matinée,
Et ma fille pourra vous voir l'après-dînée,
Le soir vous donnerez tous vos soins à ma sœur,
Pour toute ma maison quel plaisir! quel bonheur!
Un nœud si fortuné ne peut trop tôt se faire;
Et je brûle déja de vous voir mon beau-frere.

MONTVAL *à part.*

Qu'entens je! juste Ciel!

SCENE X.

LE BARON, MONTVAL, CHAMPAGNE, CLE'ON.

LE BARON.

Cher Cléon sçavez-vous
La nouvelle faveur qui se répand sur nous?
Monsieur s'allie à moi.

CLE'ON.

Votre sœur que je quitte
Vient de m'en informer, & je vous felicite.
On nous attend tous trois. Le Notaire est-la bas.

LE BARON.

Allons vîte. Au lieu d'un, il ſera deux contrats.

Il ſort.

SCENE XI.

CLE'ON, MONTVAL.

MONTVAL *à part.*

Ne ménagons plus rien dans cet inſtant funeſte,
Et riſquons tout pour rompre un nœud que je déteſte.

retenant Cléon qui s'en va.

Arrêtez. Votre état, Monſieur, me fait fremir.
Malgré vous même enfin je veux vous ſecourir,
Je puis vous guérir ſeul du mal qui vous poſſede.

CLE'ON.

L'Amour m'en guérira, ſans employer votre aide.

MONTVAL.

Gardez-vous de former un lien ſi fatal;
Le reméde cent fois eſt pire que le mal.

CLE'ON.

C'eſt l'amour qui l'ordonne, il ſera ſalutaire.

MONTVAL.

Monſieur, encore un coup l'amour vous eſt contraire.

CLE'ON.

Mais ſi l'on vous en croit, l'amour n'eſt jamais bon.

MONTVAL.

Je ne dis pas cela, c'eſt ſelon la ſaiſon.
Dans la jeuneſſe, Il eſt, s'il faut ne vous rien taire,
Il eſt bon, excellent, qui plus eſt, néceſſaire.
De vingt ans juſqu'à trente, il eſt un agrément,
Et même une vertu, quand il eſt ſentiment;
Mais il ne convient pas que je vous diſſimule
Qu'à ſoixante......

CLE'ON.

J'entens, il eſt un ridicule.

MONTVAL.

Il deviendra funeſte à vous non-ſeulement,
Mais à Lucile encore, ainſi qu'à ſon amant.

CLE'ON.

Son amant!

MONTVAL.

Oüi, Monſieur, l'amant le plus fidelle,

CLE'ON.

Le connoiſſez-vous?

MONTVAL.

Fort.

CLE'ON.

Lucile l'aime t'elle?

MONTVAL.

Puiſqu'il faut vous l'apprendre, éperdument,
Monſieur.

CLE'ON.

Chaque mot eſt un trait qui me perce le cœur.

MONTVAL.

Pardon, pour le guérir, il faut que je le bleſſe.

CLE'ON.

CLE'ON.

Votre ſecours, Monſieur, eſt d'une étrange eſpece,
Et jamais......

MONTVAL.

Le reméde eſt violent, d'accord.
Mais naturellement vous avez l'eſpri fort.
Je riſque ſur un cœur auſſi grand que le vôtre,
Ce que je n'oſerois eſſayer ſur un autre.
Sa généroſité, du ſuccès, me répond.
Conſultez-la, Monſieur, l'effet en ſera prompt.
Courage, ce ſoupir m'eſt d'un flatteur augure.

CLE'ON.

La vertu de Lucile après tout me raſſure.
Elle oublira l'Amant.

MONTVAL.

Non, ne l'eſperez pas.
Son abſence a penſé lui coûter le Trépas.

CLE'ON.

Que dois-je faire? ô ciel!

MONTVAL.

Suivre mon ordonnance;
Prenez, Monſieur, prenez pour guide la prudence.
Signalez vos vertus par un effort nouveau;
Etouffez ſagement l'amour dans ſon berceau;
Et de deux vraîs amans protegez la conſtance.
Je vous répons, Monſieur, de leur connoiſſance;
Vous gouterez le bien de faire des heureux.
En eſt-il un plus grand pour un cœur généreux?
Le bonheur qui ſuivra cette gloire infinie,
Va de dix ans au moins vous prolonger la vie.

CLE'ON.

Je ne rougis.....

MONTVAL.

Bon, tant mieux. Qui commence à rougir
Tout haut de sa foiblesse, est bien près d'en guérir.

CLE'ON.

Je surmonte la mienne, & je sens qu'à mon âge
L'Amour est un écueil, & l'Hymen un naufrage.
Instruisez-en Lucile, & son amant aussi.

MONTVAL.

Il l'est déja, Monsieur, vous le voyez ici.

CLE'ON.

Comment! seroit-ce, vous?

MONTVAL.

Oüi, mon ame ravie
Ne doit plus vous cacher mon état, ma patrie.
Je suis François, Monsieur, la guerre est mon métier,
Et j'ai, depuis quatre ans, l'honneur d'être Officier.
Montval est mon vrai nom. Tout le reste est l'ouvrage
D'un amour, qui n'a pas la richesse en partage.



SCENE

SCENE XII.

CLE'ON, MONTVAL, LE BARON, LA MARQVISE, LUCILE.

CLE'ON *au Baron, à la Marquise, & à Lucile.*

Approchez tous les trois, venez, soyez témoins.
Du prodige nouveau qu'ont operé ses soins,
Lucile n'a plus rien à craindre de ma flâme,
D'un amour ridicule, il a purgé mon ame,
Nous voila tous guéris par son Art souverain,
N'en soyez plus surpris, il n'est pas Médecin.

LE BARON.

Ma fille nous l'a dit, ma sœur est détrompée,
Et je suis enchanté qu'il soit homme d'épée.
Il est toûjours Poëte, & c'est ce que je veux.

CLE'ON.

Ils s'aiment; permettez que je les rende heureux,
Ils auront tous mes biens.

LUCILE.

Quel bonheur!

MONTVAL.

Quelle gloire!

LE BARON.

O! générosité, qu'on aura peine à croire!

LA MARQVISE.

J'ai fait une méprise, & viens de m'égarer.
C'est peu de l'avouer, je veux la réparer.

à Cléon.

Votre exemple, Monſieur, eſt des plus héroïqu
Je le ſuis, ils ſeront mes héritiers uniques.

LE BARON *à Cléon.*

Nous devons .....

CLE'ON.

Vous devez me faire compliment,
D'allier aujord'hui ce qu'on joint rarement,
Et qu'on devroit toûjours joindre par préference.
J'unis le vrai mérite à la rare conſtance,
La gloire à la beauté, l'eſprit aux ſentimens,
Les graces au ſçavoir, les vertus aux talens,
Puis-je de mes tréſors faire un meilleur uſage?

à Montval & à Lucile qu'il unit enſemble.

Mes enfans formez vîte un ſi bel aſſemblage.
Soyez riches tous deux par mes juſtes bienfaits.
Ce don vous manquoit ſeul, & vous voilà parfaits.

Fin de la Piéce.

